

ÉCRI'20



L'ÉPREUVE

Appel 2020

L'épreuve

« Les humains sont des caisses fermées dont l'épreuve est la clé », nous dit un proverbe arabe.

Nous préparons les élèves à passer des épreuves, nous vivons nous-mêmes des épreuves, nous les subissons, les traversons... Dans l'épreuve nous (é-)prouvons notre capacité à la surmonter. Nous nous construisons, nous ouvrons à la conscience. Nous y laissons souvent des plumes.

L'épreuve, la zone de contact où l'existence et l'expérience s'embrassent.

L'épreuve littéraire en est une illustration, sinon une preuve : les premières pages s'éveillent, étirent leur peau encore embrouillonnées de corrections. Elles s'envoleront bientôt, peut-être, après la mise... à l'épreuve.

Épreuve vécue, épreuve fictive, de l'invisible épreuve du minuscule quotidien au cataclysme initiatique.

Racontez l'épreuve, dites l'épreuve, chantez l'épreuve, éprouvez l'épreuve...

Dessinez l'épreuve, peignez l'épreuve, sculptez l'épreuve, composez l'épreuve !

L'épreuve, et le passage.

Table des matières

TOULZA Martine - Naître.....	4
AZZAM Mona - Le dit d'Amina.....	7
LEMAJEUR Sylvain - L'absence.....	10
LE SAUX LEBLANC Marie-Christine - Une taie couverte de sang.....	11
FLORENTIN François-Lionel - IRM (In Real Mess).....	13
LE SAUX Béatrice - La Chute.....	15
REYROLLE Izia - Le principe d'inertie.....	17
PASQUET Sébastien - heureux les simples d'esprit.....	20
PASQUET Sébastien - Orion va-t-en-guerre.....	22
BELLONE Lucie - Mise à l'impression.....	23
MIQUEL Frédéric - Les preuves de la séparation.....	25
BIRAS Pascal - Voyage refuge vertige.....	26
LE CARS Franck - Sidération.....	27
VERNIER-BOUCHACOURT Nancy - L'épreuve-épave.....	29
JOUSSAIN Claire - Une histoire de Noël.....	31
ALONSO Béatrice - Être humain.....	35
TOULZA Martine - Baptiste apprend à nager.....	42
PLÉVERT Audrey - La loi du plus fort ?.....	44
DIEMER Stéphane - ABSCONSOBSTRUERLAVIEDÉPREUVESOBSCURES !.....	45
DIEMER Stéphane - QUELQUES ÉPREUVES SUPPLÉMENTAIRES POUR VIVRE RIEN ...	50
CHEMARIN GAMBADA Caroline - Parole Ogresse.....	54
LE SAUX Béatrice - dedans dehors.....	56
GIGLIO Marianne - Au fil d'un songe.....	59
TOULZA Martine - Ouessant.....	61

TOULZA Martine

– Naître

Regardez –les Là, mes parents Regardez bien Vous les voyez Sauter danser crier
S’embrasser Se serrer Chanter Rire rire Tournez toupies
Ils lisent tou
Ils font tout
Respirer Haleter Détendus Aquagym
Me parler chuchoter Chantonner Déjà pour moi
Bébé es-tu là ? Bébé entends-tu ? Bébé qui es-tu ? Bébé que fais-tu ?
Repeignent tout
Couleurs couleurs Rangent rangent Couffin chaussons Mignons mignons.
Ah que la vie est belle !
L’amour comme un shoot
Overdose pour ce trip.
Son ventre s’arrondit
Moi aussi je grossis.
Et lui ? et lui ? Dort plus Fume trop ? Fume plus
Mange Pour deux Pour trois
La tête ?En l’air !
Un prénom ? Ah oui oui Un prénom !
Pour lui Pour elle Pour moi
Ni lui Ni elle Encore !

Dimanche 17 novembre 5h du matin.

Le taux de progestérone dans le corps de ma mère s’effondre. Le taux d’ocytocine, d’endorphine et d’adrénaline augmente régulièrement. Le travail commence. Je vais bientôt naître, me séparer de maman, ne plus communiquer avec elle à travers le placenta. Je sais qu’elle a rêvé que j’étais à l’hôpital. Plusieurs fois ce rêve.

Son utérus se contracte de plus en plus fort, de plus en plus vite.

5h30, Estelle me réveille. Premières contractions. Ca va aller. Ca va aller. Pendant qu’elle s’habille, je refais le sac. OK, tout y est. Je recompte la collection de minuscules Babygros. Bientôt. Un si petit être. Estelle est prête. Ca va aller. Un café en vitesse. Peut rien avaler. Moi non plus. Respire, ça va aller. Il fait nuit, froid et humide. Estelle frissonne. Je lui passe un plaid. Ca va aller. Comme elle paraît irréaliste notre rue si tôt et

si mal éclairée dans le brouillard. Mon bébé, chez nous il fera chaud et il y aura de la lumière. Ca va aller, respire.

6h30 il pleut quand on arrive à la clinique. Dédale de couloirs éclairés violemment. Arnaud se charge des papiers. J'ai mal ça fait mal. Respire ça va aller. Détends- toi. Souffle. Souffle. Ça va aller. Encore une lame de fond. Terrible. Je n'ai jamais eu aussi mal. D'où vient cette énergie qui me transforme en radeau en perdition brisé par un tsunami ? Mon corps a pris les commandes, décide de tout sans moi. Respire. Ça va aller. Accroche-toi. Tu es forte. Ça va aller.

Quelqu'un crie « On l'emmène en salle de travail ! »

On y est depuis des heures en salle de travail. Arnaud est toujours là, respire avec moi. A force j'ai la tête qui tourne. Je suis en hyperventilation. Plus calme, détends- toi ça va aller. Souviens-toi, pas de panique, ça fait cent quatre- vingt quinze mille ans que les femmes Homo Sapiens accouchent. On se sourit. Reste calme, laisse faire ton corps, ne retiens rien, accompagne-le, ça va aller. Je suis déjà épuisée. La poche des eaux ne s'est toujours pas rompue. Les eaux...mon bébé grenouille est toujours dans l'eau, ne se décide pas à nous rejoindre de ce côté-ci de la vie. Mon bébé.

11h30 quelqu'un dit « On perce la poche des eaux ! ». Elles sont chaudes les eaux et ruissellent lentement. Les contractions s'intensifient. Ca va aller. J'ai si mal. Respire. Ça va aller.

13h Je pousse OUI JE POUSSE ! Qu'est-ce qu'elle a celle-là à me dire de pousser comme si j'étais une mollassonne ? JE POUSSE OUI ! Qu'elle me fiche la paix ! Je pousse de toutes mes forces ! Je concentre mon énergie, JE POUSSE ! Mais ça n'a pas l'air d'être efficace, pas assez. Ca va pas aller. Je le sais. Je le sais depuis le septième mois. Ces rêves. Ces rêves de mon bébé à l'hôpital, plusieurs fois. Il a besoin de moi. Je pousse comme une dingue.

13h30 Quelqu'un crie « Urgence, appelez son gynéco ! » Il arrive. Prend la situation en mains. Appuie sur mon ventre pendant que je pousse. Me rassure. Ca va aller, votre bébé sera bientôt là, continuez de pousser en vous concentrant, il avance, il arrive !

14h10 dit le compte rendu de l'accouchement. Bébé né éviscéré, laparoschisis grave. 2kilos 450 et 50 cm. Bons réflexes, pas de cyanose. L'intestin s'est dévidé pendant le passage. On aurait dû faire une césarienne. Le passage...vers quoi ?

Je dis à Arnaud qui me tient encore la main, hébété, sous le choc, de l'accompagner elle, notre petite fille, c'est elle maintenant qui a besoin de nous. Dans la panique, on me

laisse seule. Quelqu'un crie « Depuis quand on laisse les accouchées seules pour la délivrance ? »

15h service de chirurgie viscérale infantile. Le chirurgien opère depuis tôt ce matin.

Visage marqué par la fatigue. Il va essayer. Il sait faire mais c'est grave, particulièrement dans le cas de votre fille me dit-il. Je pense à Estelle toute seule là-bas. Notre bébé. Notre tout petit bébé. Si elle meurt on fait comment ? Où je dois aller pour le déclarer si elle meurt ? Comment on va faire si elle meurt ? On va la mettre où ? NON NON impossible pas notre bébé NON. Elle va vivre, elle va s'accrocher, elle a réussi à naître, à passer l'épreuve. Elle est forte, elle a de l'énergie sinon elle n'aurait pas réussi. NON PAS ELLE PAS ELLE CA VA ALLER !

Regardez-moi Là Sur la photo

Regardez-moi Là J'ai neuf mois

Liberté C'est l'été Bord de mer Pelle râteau Petit seau Arrosoir

De l'eau oh ! Bain de pieds petits pieds

Tous les trois Maintenant Tous les trois

Moi dans leurs bras Là Le bonheur quoi !

AZZAM Mona

– Le dit d’Amina...

Un regard noir. De ce noir profond revêtu du parchemin des peuples oubliés. Un regard aussi noir que la peau du visage dépourvu de rides et qui embrasse un univers primitif enfoui dans les souffles de la savane africaine. Ce regard noir, c’est elle. Amina. Telle qu’elle m’est apparue un jour de pluie, les seins nus, un pagne jaune autour de la taille ; les pieds nus, un bracelet de cauris autour de sa cheville gauche. C’est elle, enrobée des senteurs inédites de la terre rouge de ses ancêtres ; cette terre rouge gorgée d’eau, de cette eau du ciel tant attendue. Tant espérée.

Elle. Un signe de vie, un totem sacré au milieu d’une forêt vierge.

Et une voix. Une voix semblable aux Calebasses ébréchées par les tumultes évanouis des premiers balbutiements de l’univers.

Amina. Un cri s’insurgeant contre l’oubli. La descendante d’un griot jadis conservateur de la mémoire. Le réceptacle vibrant de la mémoire de son peuple. L’héritière des voix de toutes ces femmes qui se sont tues un jour. Un jour ténébreux. Jour de rituel. Rite qui les tue, elles, les meurtrissant au plus profond de leur chair. Excisée.

Les mots ensanglantés de tant de sang ; de tant de maux que peu de mots ne sauraient dire. Cet écrit est sien, dicté par elle. Pour elles. Mots de cette femme qui m’a pris par la main, moi, la jeune « toubabou » ignorant les secrets de la féminité en ces terres : la meurtrissure intime qui est la leur.

Reine sans héritier ni héritière, reine d’un royaume sourd aux lamentations de ses consœurs, Amina m’a tenue par la main et m’a menée jusqu’au baobab millénaire.

Et je l’ai suivie comme si c’était écrit. Je me suis assise à ses côtés, m’adossant comme elle, contre le tronc du baobab, blottie contre elle, humant son parfum de mangue acidulée. À l’abri de tous les brouhahas du monde, j’ai écouté Amina.

Elle m’a parlé d’elle. Et de toutes ces femmes dont elle est aujourd’hui, le griot.

Amina a déclamé ces mots, lentement, sans interruption :

– Naître ici, c’est mourir ici. C’est aussi vivre aussi. Mais pour vivre ici, il faut vivre, d’abord. Et dans la dignité. Et dans l’absence de douleurs. De ces douleurs que nous portons toutes en nous, telle une tâche honteuse qu’il nous faut dissimuler. Dont il faut taire le nom, tabou.

Qui a décidé pour nous ? Qui a décidé de nous faire subir cette épreuve à perpétuité, ce rituel sordide. Abject. Sous prétexte de vouloir perpétuer les traditions. Et on nous a dépouillées de notre être, de notre identité en tant que femmes. On nous a volé notre bien le plus précieux. On nous a pris ce qui constitue l'essence même de notre féminité : notre clitoris. Tu vois, fillette, ils ont voulu marquer un passage primordial dans notre vie ; marquer à même notre chair à ce moment crucial où une fille sort de l'enfance. Et ce marquage, à vie, seules les femmes qui l'ont subi, en connaissent les conséquences. Douloureuses. Honteuses." Amina s'est interrompue un long moment durant lequel je me suis abstenue de dire un mot. Du haut de mes seize ans, et avec toute ma sérénité et ma candeur de jeune fille "toubabou", j'étais abasourdie par ce que Amina venait de me confier. Ces choses abominables. Atroces. Ce pourquoi elle m'avait entraînée jusque-là, contre le tronc de l'arbre à palabres qui avait dû en entendre, des histoires plus réelles que le réel. Plus cruelles aussi. Au bout d'un moment, la voix d'Amina, aussi ténébreuse que le soir précocement tombé, a vibré les premières murailles de l'obscurité.

-Naître ici, sur cette terre, pour une fille, c'est un bonheur inouï.

Vivre ici, c'est apprendre à lutter ; à se révolter pour garder ce qu'elle a de plus précieux : son clitoris. Amina pleure, à présent. En silence. J'imagine cette épreuve inimaginable où une jeune fille pubère se retrouve écartelée, cuisses entravées, tremblante d'effroi, à l'avance, à la vue de cette lame de rasoir qui, d'un geste bref, va la charcuter. Du cœur même de son être. La scène, rien qu'à l'imaginer, me révolte. Je frissonne. Amina m'attire contre elle, referme ses bras autour de moi, consciente de mon émoi. De sa main noire et chaude, elle caresse mon front qui repose contre sa poitrine nue, comme pour en effacer les images sanglantes qui vrillent mes tempes. Au loin, portées par le vent léger qui vient de se lever, les percussions rythmées d'un tam-tam parviennent jusqu'à nous. Amina sursaute, se redresse brusquement, me prive de la chaleur de son étreinte.

- Tu entends ? Tu entends les sons endiablés de ce tam-tam ?"

Je hoche la tête, inquiète. Indécise.

-C'est l'annonce d'un mauvais présage. Un rituel. Une jeune fille va être excisée. Meurtrie dans sa chair. Et ils s'en réjouissent. Ils en font une réjouissance. Je dois y aller. Je dois empêcher ce crime.

Pars, « toubabou ». Quitte cette forêt en passant par ce sentier, derrière le baobab.

Va rejoindre les tiens.

Je me lève à regret, consciente qu'il me faut obéir à Amina.

Attends ! Crie-t-elle, tandis que je me prépare à m'en aller. Sortant de sous son pagne un bâtonnet de kaolin, elle lui enduit le front de traits. Et les bras, y laissant des traces de croix blanches, avant de murmurer, au creux de l'oreille

:
- Ne nous oublie pas, « toubabou ». N'oublie pas les femmes d'Afrique. Garde leurs épreuves dans ta mémoire.

Avec l'agilité d'une biche, j'ai vu Amina au regard noir se fondre dans le noir. Disparaître, avalée par l'épaisseur de la nuit. Comme si elle n'avait été que le fruit de mon hallucination, une légende. Je me suis levée. J'ai emprunté le sentier qu'elle m'a indiqué.

Au moment où je suis parvenue jusqu'à la demeure louée par mes parents pour ces vacances en terre africaine, je n'ai croisé ni mes parents, ni mon frère aîné.

Sur la pointe des pieds, je me suis faufilée dans la chambre que l'on m'avait attribuée, avec ses fenêtres ouvertes sur la savane, les cris des hyènes et les croassements des crapauds logés dans un marécage, à proximité.

Perdue dans la contemplation d'un margouillat se promenant sur le plafond de la chambre, un son de tam-tam a soudain surgi. Un tam-tam différent du précédent.

Un tam-tam qui semblait avoir une âme. J'ai compris qu'Amina avait réussi. Qu'elle avait accompli sa mission. Du moins, je l'espérais. Me rapprochant du miroir sur pied face à mon lit entouré d'une moustiquaire, j'ai relevé la jupe de coton blanc.

J'ai baissé ma culotte petit bateau en coton bleu. Les lèvres, intactes, étaient roses. Ces lèvres, preuves rosies de ma féminité. De mon entité de femme.

Amina. Cet écrit est le tien. Et celui de toutes les femmes qui, comme toi, ont subi, en payant de leur intimité, le prix d'un rituel obsolète. Et d'une épreuve obscène.

Cet écrit est la preuve que je n'ai pas oublié. Que j'ai tout gardé en mémoire. De cette mémoire que nul ne saura enrayer ni effacer. Parce qu'inscrite, quelque part, dans les veines d'un tronc de baobab. Cet écrit est un lien couleur kaolin. Entre Amina la femme et moi, la femme en devenir.

LEMAJEUR Sylvain
– L'absence

Ô vous que j'aime tant, entendez ma tristesse.
Vous êtes loin de moi, ô ravissante fleur.
Je voudrais vous offrir un sourire enjôleur
Mais je me sens atteint, en perte de vitesse.

Je sombre lentement, avec délicatesse.
Mes yeux sont à l'orage et chavire mon cœur.
Les pleurs qui sont versés font d'amères liqueurs.
Votre voix coule en moi, vous me manquez, comtesse.

Ma main lâche des mots sur la feuille en bazar,
Le sens de mon sonnet se répand au hasard.
La passion resurgit de mon adolescence.

Je ne dors presque plus, je ne mange plus rien.
Écrire me fait mal. Tourment baudelairien.
Je m'abîme à présent, au milieu de l'absence.

LE SAUX LEBLANC Marie-Christine
- Une taie couverte de sang

Une enfant à l'épreuve d'une opération chirurgicale...

En enfournant la cuiller en argent contenant la soupe brûlante, une sensation désagréable se produit. Mes dents se mettent toutes ensemble à crier. Si fort qu'une larme se forme au coin de l'œil. J'ai mal aux dents. Très mal aux dents. Les caries sont en furie. J'ai beau frotter avec la brosse à dents dans tous les sens, mettre deux fois plus de dentifrice que d'habitude, ce dentifrice au goût détestable, si mauvais que bien souvent je m'en passe, pourquoi il y en a qui ont droit au Signal la pâte blanche au goût sucré, strié de rouge, et nous on doit se contenter de la pâte blanche rien que blanche sans rien pour égayer. Je dois me décider à porter la nouvelle à mon père pas de gaieté de cœur, encore un dérangement, papa, j'ai mal aux dents. Encore ? Oui j'ai mal aux dents. On ira voir Anchisi mercredi. Voir Anchisi mercredi. J'ai peur maintenant. Je n'aime pas Anchisi. Il me fait mal avec ses instruments de torture, ses pinces, sa roulette. C'est le supplice. A chaque fois je freine de toutes mes forces pour ne pas y penser mais j'y pense tout le temps. Je ne mange plus un seul bonbec. Et le mercredi forcément arrive plus vite que prévu. C'est drôle comme le temps s'accélère quand on voudrait au contraire qu'il s'arrête. Je monte à l'arrière. D'habitude j'aime bien la voiture, regarder le paysage, le fond de la baie, les sapins, la mer, entrouvrir la vitre et sentir l'odeur du sel et des algues. Mais là ça ne me fait rien du tout. J'ai peur. Et dès qu'on entre chez Anchisi c'est toujours la même odeur qu'il y a partout. Des épices, du poivre, de la menthe, des clous de girofle jusque dans les toilettes de chez Anchisi. Dans la salle d'attente il n'y a personne. On ne va pas attendre longtemps. C'est dommage. Elle est confortable la salle d'attente et moderne. Il y a de la moquette, une baie vitrée, un rideau de voile léger à moitié tiré, une plante verte et de la musique classique qui sort par un haut-parleur noir fixé dans un coin du plafond. Mon père aime bien aller chez Anchisi. Ils parlent musique classique, en connaisseurs. Tandis que moi je suis sanglée au fond du siège de torture qui crisse à chaque fois que je fais un mouvement, les mains crispées sur les accoudoirs prêtes à se lever pour demander l'arrêt de la roulette. Mon père plaisante avec Anchisi. La musique est en fond, j'imagine, pour détendre les nerfs, mais moi ça ne me détend pas du tout. Au contraire. Quand soudain Anchisi arrête de sourire. Il a vu l'état de ma bouche et prend l'air préoccupé. Il arrête la roulette aussi. Il se tourne vers mon père pour lui annoncer qu'il va falloir opérer. Les caries sont trop nombreuses. Mon père prend l'air vaguement soucieux. Ce n'est pas son rayon les opérations. Il laisse faire l'expert, ne pose aucune question. Je ne comprends rien aux détails techniques, l'anesthésie, les molaires, les prémolaires, la canine du haut, l'incisive du bas... du charabia. Mais je comprends tout de même que la torture n'aura pas lieu, qu'on ne va pas enlever les nerfs tout de suite, que je ne vais pas me tordre sur le siège en skaï et ça c'est une victoire enfin je sais aussi que les caries ne sont pas soignées et qu'au moindre verre d'eau un peu froide je vais jongler.

C'est donc mi-figue mi-raisin que je remonte à l'arrière de la voiture. Mon père a un tas de papiers à la main. Il n'a plus l'air détendu. Plutôt même pas content. Pas du tout la même expression qu'avec Anchisi. Il siffle. Va falloir t'emmener à la clinique. Et juste avant Noël en plus. Le en plus me semble un dérangement d'une ampleur démesurée; je vais donc gâcher le Noël de toute la famille à cause de mes caries. Peut-être même on ne pourra pas fêter Noël. Et ce qui m'embête encore plus c'est que je vais louper le repas de Noël de l'école. S'il y a bien un repas à ne pas manquer c'est quand même celui-là. J'espère secrètement que quelqu'un me gardera ma part. Au moins le Père Noël en chocolat.

Je me réveille avec un drôle de goût dans la bouche. Âcre. Salé. Je ne suis pas dans mon lit. Dans ma maison. Les draps sont immaculés, d'une blancheur comme de la neige tombée toute la nuit. Maman est là. Maman est assise sur une chaise. Elle somnole. Je n'ose pas ouvrir la bouche. Peur qu'il s'en échappe un flot de sang. J'ai peur de tâcher les draps si propres, tirés presque sous mon menton. Je suis serrée là-dedans. Je fais le tour de ma bouche avec la pointe de ma langue. C'est une succession de trous béants comme des cratères. Ma langue soulève à chaque passage des jets de sang mais je n'ai pas mal. C'est un peu comme si ma bouche était morte. La gencive est lisse et douce.

FLORENTIN François-Lionel
– IRM (In Real Mess)

J'ai perdu l'équilibre et personne, pas même moi, n'a réussi à le retrouver. J'ai vu mon médecin généraliste, puis d'autres médecins, plus spécialisés, mais rien n'y a fait : mon équilibre était toujours fugueur. Pour le retrouver, j'ai même tourné sur une chaise jusqu'à vouloir vomir et les médecins m'avaient promis que j'allais le retrouver, cet équilibre. Mais tout cela était vain.

Les docteurs n'aiment pas perdre leur temps, ils m'ont donc dit « Pour avoir de vraies réponses, il faut poser les vraies questions et faire une IRM. » Je suis un patient jamais malade et donc docile, je dis oui à tout, sans savoir que l'IRM cérébrale va constituer une épreuve pour moi. Je ne suis pas bête, le nom me fait un peu peur : il s'agit quand même de fouiller dans mon cerveau... J'ai passé ma vie à parquer mes angoisses et en voilà une qui apparaît, neuve, libre et sauvage, pour mieux narguer les autres. Eh oui, j'ai peur ! Je me sens anachronique dans ce monde blanc et clinquant d'un scanner rutilant. Un matériel ultra-moderne est à ma disposition pour mieux me diagnostiquer et je me ridiculise avec ces angoisses puérides d'un autre âge. Je ne suis pas très pudique, mais un examen qui exige de vous que vous enleviez des vêtements, c'est du sérieux ! Pour appuyer cette impression, alors que je me dandine penaud en blouse blanche, le personnel me met un casque sur les oreilles et m'indique une sonnette sur laquelle appuyer en cas de trop forte oppression. Sans être paranoïaque, je sens un piège doucement se refermer sur moi. En mon for intérieur, se livre un combat entre l'adulte raisonnable qui sait que l'on fait cela pour son bien et l'enfant apeuré qui ne sait rien et ne veut pas.

Je vous rassure, c'est l'adulte qui gagne, mais l'enfant est là quelque part, tapi et attentif. Le personnel m'allonge et je m'en vais dans le grand caveau. Tel un cadavre placide, j'accepte l'inhumation mais découvre à cette occasion à quel point je suis claustrophobe. OK, je suis claustrophobe, mais je ne suis pas couard. Je n'appuie pas sur la sonnette. A travers un micro, on me rappelle de ne pas bouger la tête et je ne bouge pas (je ne suis pas couard, je vous le rappelle!). Je veux rester le bon élève que j'ai toujours été, mais c'est horrible.

Pourquoi horrible ? L'IRM pourrait être silencieuse, mais ce n'est pas le cas. Elle scande un rythme techno dans mes oreilles sans aucune ligne mélodique. Alors que je m'habitue à ce bruit usant, tout change : la machine m'impose une autre cacophonie stridente, une rythmique lourde et martiale, je sens comme une ambiance de fin du monde, dans ma sépulture hermétique. Je ne cherche pas le sas, je tempère ma panique en me rappelant que la libération est proche.

En effet, après cinq minutes de ce tintamarre orchestré, je suis libéré, un des membres du personnel m'aide à enlever le casque, car même ce geste simple paraît compliqué dans ce monde étrangement silencieux, le monde des vivants, monde où chaque mouvement de mon corps me paraît incorrect et malhabile. Là encore, je descends de la table et je tâtonne à travers cette réalité qui était la mienne il y a une demi-heure. Je me rhabille et progressivement je réintègre ma vie d'avant. Quelqu'un m'informe que les résultats et les radios seront disponibles dans quatre jours...

Quelques jours plus tard, je reviens chercher les tirages de mon IRM, intimement persuadé qu'ils ne fourniront jamais aucune réponse à l'énigme médicale que je suis devenu. Une jeune femme d'une trentaine d'années me tend la radio en souriant : « Monsieur, vous soignez votre sclérose en plaques dans notre hôpital ? ». Je ne comprends pas tous les mots de sa question, je ne comprends même pas sa question et l'évidence avec laquelle elle associe mon individu et la quoi déjà ?...la sclérose en plaques. Elle, elle perçoit certainement cet éclair de détresse dans mon regard, elle se rend compte que je n'étais pas au courant, elle se rend compte de sa bévue bien avant moi. Je prends les radios et je pars...je ne peux pas écouter son « désolé », je veux juste sortir de cet hôpital.

A chaque fois que je sors de ce service, je suis dans un état second. Là mes yeux mouillent, mais ne coulent pas et je me cramponne à un semblant de dignité. Je dois faire juste un pas après l'autre en suivant les grosses flèches vertes SORTIE. Dans mon brouhaha intérieur, un seul élément apparaît clairement : jusque-là, je n'avais pas vraiment vécu d'épreuves. Maintenant, je suis sclérosé à vie.

LE SAUX Béatrice

– La Chute

J'ai commencé par m'écrouler dans le cabinet de la femme qui m'avait enlevé un bout du sein. Ce qu'elle m'annonçait était inaudible. Elle avait pourtant adopté le ton, le débit, l'expression du visage qui conviennent à cette annonce, ce n'était pas la première fois sûrement pour elle, mais enfin, c'était moi ce jour-là, en face d'elle. Défaite, comme je l'avais rarement été. Toute mon enfance j'ai appris à composer, c'est-à-dire à travestir toute expression dérangeante, à masquer les moindres fêlures qui révéleraient les fragilités intérieures et à, surtout, ne pas heurter l'autre, le mettre mal à l'aise en lui faisant l'aveu de mes lézardes.

Mais là, ce que cette femme me disait me renversait. Je n'ai su formuler qu'une question idiote, LA question: "c'est grave?". Rien n'était jamais grave à la maison: on masquait, on édulcorait, on taisait le discordant, l'incident, l'accident: on taisait jusqu'à ce que la réalité tue, mais tue.

Je ne sais plus exactement ce qu'elle a expliqué ensuite, mon hébètement nuisant à toute compréhension; je crois que j'avais seulement envie de quitter ce cabinet, de me laisser tenir la main par l'homme qui me soutient dans la vie. Il y avait trop d'images qui m'envahissaient comme une vague forcenée. Se superposaient la vision de maman sur son lit de souffrance, celle des femmes rescapées des camps et celle d'un tableau de Schönberg. Têtes dévorées par des regards suppliciés. Intolérables.

Quand j'ai été suffisamment terrassée, il ne m'est plus resté qu'à vivre et à affronter cela: entrer dans cette tête-là, à l'intérieur et à l'extérieur. Traverser les cures du traitement et guetter le moment où les cheveux allaient me quitter, où j'allais me quitter?

Alors que dans le jardin les dernières feuilles du bouleau se détachaient comme des volées de moineaux, le crâne a commencé de me démanger, puis, lentement, des cheveux se sont échappés. Ils glissaient sur mon visage tel un soupir, et cette sensation devenait agaçante. Ils envahissaient l'espace, se posaient sur le livre que je lisais, colonisaient le lavabo. Lorsque j'en ai retrouvé dans l'assiette des repas, je me suis décidée à porter un foulard. Tous les jours, je sortais sur le balcon, j'enlevais le voile, le secouais pour éparpiller tous les cheveux sur le sol: comme ils demeuraient là, comme des feuilles mortes, je passais l'aspirateur sur le balcon. On m'a coupé les cheveux court: je me reconnaissais, c'était une coupe que j'avais déjà eue. Et si je me perdais de vue, je pouvais porter une perruque qui reproduisait fidèlement mon ancienne coupe.

Ce n'est pas cela qui me troublait. Je n'avais plus une tête, j'avais un crâne qui dévoilait peu à peu le cuir chevelu pâle, aux cheveux clairsemés: je le touchais avec précaution ,

redoutant de précipiter la chute des derniers; je l'effleurais comme la coquille d'un oeuf lorsque je le brossais avec une brosse de bébé, délicatement. Et je rêvais en effet de nourrissons, de bébés décharnés que je négligeais, d'enfants au crâne déformé, avec un trou.

Je ne voyais donc pas, en apercevant mon corps nu au sortir du bain, que c'était une tête de mort qui se dessinait sur le tain du miroir où il se reflétait! Tout se mêlait, décousu; la naissance, la mort, la mère, l'enfant...cette perte des cheveux perpétuait des pertes. La nue tête me mettait à nu: elle me dévoilait, elle exhibait la maladie, obscènement. Je rejoignais toutes les femmes humiliées, le condamné à la guillotine dont on coupe les cheveux.

Je m'apprivoisais pourtant avec cette tête de reprise de justice. Un matin, en jetant les derniers cheveux sur le balcon, j'ai pensé que les oiseaux, qui dans l'aube bleue chantaient désormais à tue-tête, s'en empareraient pour bâtir leur nid. Et une nuit j'ai fait ce rêve: une amie me tendait un oeuf auquel je parlais, comme une mère s'adressant à l'enfant qui est dans son ventre: il se morcelait alors, laissant apparaître une petite fille au visage souriant, heureux: Joséphine, la filleule de mon amie. Plus tard, le prénom de ma mère m'a traversé l'esprit: Marie Josephe. J'ai compris que je me relevais.

C'était la fin du traitement, c'était mai. Depuis longtemps toutes les ramures du jardin palpitaient, leurs chevelures ondulant, vertes. Tête nue, je les regardais. Des souffles venaient effleurer mon crâne qui s'auréolait imperceptiblement d'un duvet gris blanc. J'ai pensé qu'il y avait le mot rêve dans épREuVE.

REYROLLE Izia

– Le principe d’inertie

En fait quand je te regarde c’est pas possible tu vois, que tu sois là, en face de moi, avec tes yeux, avec ton sourire, avec les mots que tu retiens dans ta bouche et je la vois, ta bouche, c’est plus fort que moi, je la vois qui mord tous ces mots, tous ces mots qui ne doivent surtout pas se poser entre nous, et moi aussi je me mords la bouche parce que je sais que tous ces mots sont des putains de glaives qui s’enfonceraient dans la réalité et la déchiquetteraient comme du papier, j’y peux rien tu vois, je comprends pas, je l’explique pas, je te vois et j’ai le regard qui tremble, la bouche pleine de sang, tous les sons s’étouffent et je ne sais plus comment parler, comment m’asseoir, comment fumer, je te vois et je ne reconnais plus ma voix et j’ai peur que tu saches, avec tes yeux, avec ton sourire, avec tes silences, avec tes yeux pas possibles, en fait tu me prends à la gorge, avec tes mains qui se tordent et ton odeur qui prend la place du monde, tu me prends dans les côtes et ça fait comme une vague immense qui vient se fracasser à l’intérieur tu vois c’est toute la tendresse qui se fait violence, toutes les zones d’ombre qui s’effondrent sous le poids de mon corps, c’est ma théorie des cordes et les sables mouvants, tu me prends à la gorge avec tes yeux pas possibles et c’est une vague indécente qui m’étrangle et me recouvre entièrement, une vague trop puissante qui va beaucoup trop loin, jusqu’à arracher tous les morceaux de moi que j’avais su cacher profondément, les soleils, la colère, les chimères, les sales morceaux dissimulés sous la peau, et que ton absence me recrache à la gueule, en fait c’est trop violent tu vois, ta silhouette qui me fait vaciller, c’est pas possible, tous mes rires qui se brisent dans l’air qui me manque, la foudre en filigrane et tes mâchoires qui ne lâchent rien, la conscience paralysée, les décharges dans le ventre, le ciel qui te brûle, ça me défonce le diaphragme, les atomes qui s’embrasent et la texture du vide entre nous, tes jambes qui se croisent, ta bouche qui mord les mots, ta bouche dans le soleil, et puis tes yeux, c’est juste pas possible –

– parce que je ne sais pas si tu sens mes regards, quand tu n’es pas là, quand tu es là en face de moi et que je fais tout pour que tu ne saches pas, et que je ne sais pas ce que tu penses quand je ne dis plus rien, quand je te regarde et que je ne sais pas ce que tu penses, et ça me troue le cerveau tu vois, c’est comme si mon cœur tentait de traverser mes côtes et mes côtes se resserrent pour ne pas que tu sentes, et ça se brise quand je te vois, ça dégouline sur le sternum comme du sang sombre acide indélébile, c’est l’incendie comme une main fantôme entre les cuisses, c’est mes côtes qui m’étouffent et le soleil devient trop rouge, parce que ta voix est comme une main sur ma gorge et tes regards ont un goût de cendres, parce que je ne sais pas ce que tu penses, parce que je ne sais pas si le feu est juste pour moi ou si tu brûles pour tout le monde, ou

pour personne, ou si tu brûles juste toute seule à l'intérieur, en fait je ne sais pas si ta peau se retourne comme la mienne quand on se tait parce qu'on voit brusquement ce truc magnétique qui gravite, autour de nous, qui nous attire, nous enlace, nous étreint, mais ce n'est pas possible, que tu le voies aussi, tu vois c'est pas possible parce que je ne sais pas si c'est moi qui brûle juste toute seule à l'intérieur ou si toi aussi tu sens les cendres au fond de mes yeux, les décharges dans le ventre, quand je te regarde et que ça fait comme une pierre qui me défonce le cœur parce que tes yeux sont trop clairs, parce qu'ils s'infiltrent au plus profond de moi, parce qu'ils franchissent toutes les limites, c'est pas possible tu vois parce que je ne sais pas ce que tu penses, ce que tu sais, ce que tu touches, c'est pas possible parce que je ne sais pas si ta chair a conscience de remuer la mienne, comme un putain de glaive au fond du corps, comme des miettes de rêves dans les poumons, parce que c'est ça en fait, tu me remues comme une onde sismique, tu viens me chercher comme on charme un chat sauvage, tu t'enroules dans les creux des mots, tu me tords, tu me fragmentes, tu me remues et tu te loves dans le silence dès que je suis à nu, avec juste mes yeux à vif, avec la violence des frissons et la brûlure au fond du ventre, avec la peau de l'autre qui ne peut plus rien et sa langue que je ne sens plus, tu me laisses avec le souvenir irréel de la douceur invisible, sourde et infinie, avec ce que tu ne dis pas, avec mes mains impuissantes, tu vois tu me remues et je ne sais plus penser, parce que je crois que tu souris quand tu me vois, parce que ça me fait peur, parce que je ne sais pas ce que tu penses et que je ne veux pas penser que tu t'endors dans la chaleur d'un autre corps, parce que je ne peux pas penser que c'est réel tu vois parce que quand on se regarde trop longtemps dans le silence ça me fracasse contre moi-même et tu me laisses avec le doute qui se consume entre les côtes, avec ton odeur interdite, avec l'idée de ta nuit, avec ta bouche dans le soleil, avec ta bouche qui mord les mots, avec tes yeux pas possibles –

– au fond c'est parce qu'il y a cette chose qui se rétracte à l'intérieur de toi, quand tu sens tes yeux qui brûlent, quand le silence étouffe, quand les décharges dans le ventre, quand brusquement le goût du sang et les mots qui meurent dans ta bouche, c'est parce que tes rires se brisent dans l'air qui te manque et ça c'est juste pas possible, tes cils qui se figent, les éclats dans tes pupilles, comme si tu avais peur que je sache, comme si tu savais que j'ai peur, c'est juste pas possible que tu sois là en face de moi avec tes yeux qui résonnent sans rien dire, avec ta main sur ta gorge, sur ta peau qui t'échappe, avec ta voix dans mes côtes comme un putain de glaive au fond du corps et ton odeur qui coule dans mes poumons, parce qu'au fond je sens que tu le sens aussi parce qu'il y a cette chose qui se rétracte à l'intérieur de moi quand ça nous prend tellement fort que ça nous paralyse et que tes cuisses se croisent sous la table et que mes mains tremblent sous les miennes parce qu'au fond tu es là, en face de moi, et j'ai juste peur d'en crever, alors je regarde à l'extérieur, je tourne les yeux comme on aspire l'air une dernière fois, pour fuir les flammes bleues, pour fuir la vraie vie, avant que les sirènes nous traînent au fond de l'eau, avant l'asphyxie, avant mon cœur qui tombe au fond du

ventre, je m'arrache de ton sourire avant d'effleurer ton visage, avant de ne plus pouvoir revenir, et je regarde le soleil qui fait des trous dans mes rétines, pour ne plus voir ta bouche, ton silence incendie et les nuages de mars, l'odeur de ta nuit, nos cuisses qui se croisent, tes yeux pas possibles.

PASQUET Sébastien
– heureux les simples d'esprit

clip tourné en Aveyron visible ici <https://youtu.be/Bvz29clygoM>



Je me tenais loin devant
Là, où l'orage s'est levé
Où le décor a changé
Je n'me souviens de rien
Je crois, j'ai oublié

Et la foudre est tombée
Sur les esprits fragiles

Je me tenais loin pourtant
Au pied du conifère
Où tout a commencé
Dans un éclair
Quelque chose a rompu
Le sol s'est dérobé

Et la foudre est tombée
Sur les esprits fragiles
Et la foudre a laissé
Une trace indélébile

Je me tenais loin devant
Sans trop savoir pourquoi
J'étais droit comme un if
Droit comme un if

Quand la terre a fondu
Le temps s'est suspendu

Et la foudre est tombée

Foudre

Et la foudre est tombée
Sur les esprits fragiles
Et la foudre a laissé
Une trace indélébile

PASQUET Sébastien
– Orion va-t-en-guerre

*clip tourné entre l'Aveyron et ma salle à manger sur un fond vert, visible ici <https://www.youtube.com/watch?v=gf6hXXuc5zc>
chanson chantée en duo avec ma femme Bénédicte, professeur de lettres au collège Vincent Badie de Montarnaud.*

”On s’était dit qu’il faudrait un jour, changer d’air
Peut-être après l’aurore
On s’était dit qu’on vivrait au-delà des frontières
Après les astres morts
On s’était dit qu’il fallait battre la poussière
Et ne plus pleurer le sort
On s’était dit qu’il y aurait, de là, comme un éclair
Qui planterait le décor

On s’était dit qu’on verrait tous nos espoirs éclore
Au pays des merveilles
On s’était dit qu’on suivrait Alice et consort
Pour tromper le sommeil
On s’était dit qu’on vendrait nos âmes et nos corps
Qu’on rendrait la pareille
On s’était dit qu’on irait après les astres morts
Se fondre dans le soleil

Ce n’est pas un monde tel que nous le connaissons mais
Une boule en fusion de matière hurlante
Dans la laquelle tout se mélange
Jusqu’à ce que nos esprits s’évaporent

Et plus rien ne s’exprime
Rien ne coïncide
Tout est saturé”



BELLONE Lucie

– Mise à l'impression

Un policier, chez lui, pressé de contrôler le lundi suivant des passants pour sortir de sa solitude et ne pas avoir à nettoyer une deuxième ou troisième fois ses vitres.

Un foyer improvisé de quatre personnes, deux adultes amis et deux enfants où l'incompréhension règne : Adulte 1 ne comprend pas Adulte 2 qui ne comprend pas les devoirs d'Enfant A qui se dispute sans cesse avec Enfant B.

Une petite fille qui ne dort plus, surprise du désert soudain qu'on lui propose. Pourtant je ne vois ni aviateur ni mouton ni serpent dans ce désert ! Il se passe donc quelque chose !

Un amant et son chat séparés de sa maîtresse et ses deux chiennes. Chacun cuisine de son côté et cultive son jardin avec le sentiment qu'il manque l'engrais qui ferait rougir les roses blanches.

Une buveuse de thé, dans sa tour ensoleillée, qui lit et corrige des épreuves jour après jour, en accord avec elle-même, ses auteurs et ses humeurs. Seule, semble-t-il. Mise à l'épreuve ?

N'est pas mis à l'épreuve celui qui paraît vivre dans un désert. La solitude prend des costumes si divers : le regard vide de l'être aimé, le harcèlement ou l'indifférence, le bruit de la ville qui s'insinue dans un esprit égaré, le silence révoltant d'un lieu où personne ne saurait où me trouver... Peut-on aujourd'hui s'abstraire de l'humanité et de ses bavardages ? Radio, actualités télévisées, sms, messages et tweets sur les plateformes, le bon vieux téléphone enchaîné à sa prise et même les visioconférences nous inondent de communication. Le désert extérieur n'existe plus. Pensez : même les hommes bleus possèdent un smartphone !

En revanche, ce désert intérieur qui vous immobilise et vous raidit dans votre lit, ce vide qui anéantit toute action en la rendant inutile existe bel et bien !

Sortira-t-il une composition assez solide et nette de mon être au terme de cette parenthèse pascalienne ? Sera-t-elle déformée : trop large, avachie, ternie par le manque de soleil et d'air et rougie des vapeurs bordelaises ou bourguignonnes ? Sera-t-elle une décomposition de soi qui remettra en cause l'édifice de sa vie, pierre par pierre ? Sera-t-elle renaissance ou plus platement retour à la routine, comme si les stores étaient restés simplement baissés et avaient été mis en branle au réveil de la Belle ? Des pièces de mon échiquier auront-elles été livrées à la maladie, laissant le champ libre aux cases noires couronnées et débauchées ?

Autant de questions qui peuplent nos esprits.

Forêt de signes que nous ne parvenons pas toujours à décrypter, jungles d'animaux de toutes tailles qui déambulent la nuit dans nos chambres.

Le 9 avril 2020

MIQUEL Frédéric

– Les preuves de la séparation

Deux	Tu
décennies	m'
je	as
me	dit
suis	avoir
tenu	longtemps
à	vécu
l'	en
écart	marge
de	du
toi	temps
sans	cultivant
le	ces
savoir	tourments
thésaurisant	lectures
les	et
offrandes	conversions
pour	dont
le	tes
jour	charismes
de	allaient
notre	ressusciter
impensable	notre
oui	désir

BIRAS Pascal

– Voyage refuge vertige...

Mes langues sont des portes ouvertes sur des mondes
où des sentiers de sons m'évadent de moi-même,
vers des sources, des puits de musique féconde,
l'exotisme est enfoui au fond de leurs phonèmes.

Mes langues sont des ports à l'abri des tempêtes.
J'y ai ancré mes barques et j'ai tâté des plages,
fétichiste assoiffé d'une infinie conquête,
je collecte et je crée des lexicoquillages.

Mes langues sont des ponts jetés sur l'inconnu.
De barbares sirènes y bavardent à mots nus,
cacophonique accent dont le souffle hypnotise.

Mes langues, je les bois, antidote égoïste
à l'angoisse larvée que s'allonge la liste...
à ce qui incarcère, et qui nous paralyse.

LE CARS Franck

– Sidération

En juillet le cœur lâche.

Sobre comptabilité :

46 ans, trop jeune.

3 enfants, trop jeunes.

Trop de travail ou de stress peut être, la génétique ou l'hérédité, la fête, la bouffe, la bière et le vin, les tartes au citron, les insomnies, les peines de cœur, même la parodontite ou le manque de chance... les 12 poignards de l'Orient express. Je suis entré dans le temps des regrets. Une vie remplie, mais la liste des oublis donne une proportion injuste aux ratés...Les rdv manqués surpassent les belles rencontres. Bref moment de grand abattement, privatif de battement.

La vie est différente quand elle franchit par inadvertance et la douleur d'un coup dans la poitrine, poignardée de l'intérieur, le point d'équilibre entre ce que je pense avoir vécu et ce que je crois qu'il reste à vivre...

J'attends que ce mauvais temps s'arrête. Que ce cœur groggy s'allège un peu, que les douleurs passent et que son battement retrouve le souffle sourd d'un filet d'eau souterrain.

"Discrète sidération du cœur" en belles lettres comme ces messages courts et incompréhensibles, formules idiotes des gâteaux de la fortune. Un bol de perles pour cathariser ce sort, dérisoire gobelet en plastoc de 20 pilules multicolores à avaler contre ce mauvais sang, et je continuerai à aimer et à marcher porté par mes deux jambes : la coriace et la candide.

Le cœur est bricolé, de la rafistole sur un modèle vintage, plus par style. C'est cheap : deux stents, deux doses de thallium. Il n'est plus là pour la performance.

C'est le regard qui est changé. Je me réveille le matin avec mes yeux soudainement presbytes, l'horizon raccourci. Tout détail est scruté avec attention, la faible rotation de grue par la fenêtre, l'ombre au mur, les tâches sur les mains et les bras : le brun du

temps, le bleu du bloc ; les traits des dessins des enfants, les consignes pour se laver... Se laver est devenu compliqué. On peut se laver en quatre étapes avec du savon doux, on ne se débarrasse pas de l'odeur de l'hôpital. Une chambre de gériatrie, c'est un lit d'hôtel dans une chambre froide ; ça pue la mort, les tripes tièdes après l'abattage, le rance tartiné d'iode. Dès la première nuit, l'ouïe est aiguisée. Je repère avec une attention inédite le cliquettement des poignées, le pas de l'infirmier... Frappé brutalement et précipité au fond d'un gouffre, dans le silence absolu du monde des ténèbres, dans ce noir, je guette le moindre signe de secours, enfin attentif aux seules irrégularités des battements du cœur.

Montpellier 24 juillet 2019

VERNIER-BOUCHACOURT Nancy
– L'épreuve-épave

Epreuve...Le mot est jeté sur la page blanche, comme une bouteille à la mer. C'est un SOS pour un terrien en détresse. L'épreuve, c'est aujourd'hui que nous la vivons, en mars 2020. Cette épreuve-épave qui sommeillait depuis des années dans l'obscurité s'est réveillée. On l'avait à peine éprouvée, on l'avait minimisée. Mais la vieille carcasse rouillée n'a pas dit son dernier mot. Elle remonte à la surface. Sombre, terrifiante, toute-puissante.

Le léviathan s'est réincarné en une forme invisible, nuisible. C'est le chaos annoncé qui se dessine dans le creux des vagues révoltées. Et la bouteille ne sait pas où elle va. Elle a quitté la terre infestée, elle se tourne vers la mer, le ciel, elle ne sait plus trop à quel Saint se vouer. Entre Charybde et Scylla, elle sait qu'elle devra surmonter l'épreuve, que ce combat acharné ne sera peut-être pas le dernier. Le message du terrien en détresse lui semble capital. Elle a senti l'urgence de la situation, et sa mission est grande.

Alors, elle avance, petit à petit, à son rythme. Elle fait corps avec les vagues qui la rassurent, la bercent parfois d'espoir. Puis, sans comprendre, parce que tout lui échappe, elle est emportée dans le ventre de la mer. Elle étouffe, elle cherche l'air. Ses poumons se gorgent d'eau. Elle a si peur que le message soit effacé à jamais. Qu'advient-il de l'homme ?

Devant elle, une bouche noire. Elle se retrouve avalée par un monstre marin, et dans ce Grand Corps, elle flotte...elle croit même perdre la raison, lorsqu'elle y rencontre un homme qui dit s'appeler Jonas. Elle lui dit que l'homme sur terre a besoin d'aide, elle lui dit qu'il se meurt d'un mal inconnu, invisible qui lui broie les poumons. Personne n'a encore trouvé un remède à sa guérison. Jonas la prend dans ses mains et la délivre du message qu'elle a eu tant de mal à conserver en son corps, au sec.

Jonas sait ce qui lui reste à faire. Une nouvelle fois. Il a l'expérience pour lui. Il écrit quelques lignes, puis replace le mot dans la bouteille. Là voilà chargée d'un nouveau message. Un message d'urgence. Un message de délivrance. Elle sent qu'elle peut lui faire confiance. Il faut bien tenter quelque chose.

À peine a-t-elle le temps de remercier Jonas, que là voilà recrachée par le monstre. La mer semble soudainement apaisée. Une lumière nouvelle et inconnue réchauffe la surface de l'eau. Elle entend au loin des chants envoûtants et enivrants. Elle aperçoit des nageoires scintillantes qui dansent dans un ballet féerique. Des dauphins tournoient autour d'elle, la frôlent dans une caresse qui invite au voyage. Elle avance.

Épuisée, elle atteint enfin le rivage.

Un enfant s'approche d'elle. Il est nu, tout doré. Nous sommes en juillet 2021. Il prend la bouteille et découvre le message.

On entend alors la voix de Jonas...

On appelle Epreuve cette vague en apparence infranchissable

Apprends à la surmonter, à la comprendre avec le temps

Considère que cet obstacle n'est qu'une particule dans l'océan

JOUSSAIN Claire

- Une histoire de Noël

- Reviens ici tout de suite, Martin ! Je te préviens...

Mais la porte a claqué et Martin dévale les escaliers, furieux.

Monsieur Pasternac part à sa poursuite, enjambe les marches deux par deux. Quand il arrive en bas de l'immeuble, essoufflé, il se retrouve seul face à la rue déserte. Martin a décampé.

Monsieur Pasternac fait demi-tour. A quoi bon chercher une aiguille dans une botte de foin ? Il fait nuit, il fait froid : Martin ne va pas tarder à rentrer, c'est certain. Le gosse a beau avoir un sale caractère, il n'en reste pas moins un gosse et la rigueur de l'hiver va vite lui rappeler qu'il vient de faire une grosse erreur.

- Alors ?

- Pas de trace de Martin.

Madame Pasternac demande à la petite Louise si elle sait où est son frère et celle-ci fait comprendre que non, d'un simple haussement d'épaules.

Depuis six mois qu'elle est là, la fillette n'a pas dit un mot.

- Ne vous inquiétez pas, a dit Éric, l'éducateur. Ça finira par venir. Les gosses comme eux, il faut être patient.

Éric est un peu brut de décoffrage mais c'est un chic type. Il leur a dit que Noël serait une période délicate à gérer. Ils s'y attendaient mais, quand même, de là à ce que Martin fugue...

- Tu es sûre, Louise ? Il n'y a pas un endroit qu'il aime bien, ton frère, où il va souvent ?

La petite fille hoche la tête en suçant son pouce.

- Bon, ce n'est pas grave, Louise. On va l'attendre ici, ton frère. Peut-être qu'il est allé chercher le Père Noël après tout...

Madame Pasternac a honte du mensonge qu'elle vient de proférer sans réfléchir et regarde son mari, dont le silence trahit le désarroi. Ils avaient tant espéré de ce Noël, vraiment. Histoire d'en finir avec le passé et de panser les plaies liées à ce jour marqué d'une pierre noire.

La fillette, épuisée, s'allonge sur le canapé et pose sa tête sur les genoux de sa nouvelle maman qui, émue jusqu'aux larmes, caresse les cheveux de l'enfant.

Au loin, les cloches de l'église sonnent tristement.

Martin peste, Martin râle, seul sur son banc. Il a la rage et ne voit pas l'homme qui le dévisage.

- Qu'est-ce que tu fais là, petit ?

Max est là, fidèle au poste.

– Rien. J’essaie de me calmer. Mes écouteurs sont emmêlés.

– Tu vas sûrement dire que je me mêle de tes oignons mais... tu ne serais pas mieux, au chaud, chez toi ?

– Je n’ai pas de chez moi.

L’homme regarde l’adolescent. Il le connaît bien. Le gamin est arrivé dans le quartier il y a quelques mois et, quand il revient de l’école, il s’arrête toujours pour bavarder avec lui et lui donner un bout de son goûter. C’est tellement rare, ce genre de choses. Surtout de la part d’un gosse.

– Allez, décolle tes fesses de ce banc, petit. Je t’invite sous ma couverture.

Martin hésite mais il a tellement froid qu’il accepte la proposition. Et puis, qui pourrait mieux le comprendre que Max ?

Max, c’est le SDF du quartier. Ça fait des lustres qu’il est là. Martin l’aime bien.

– Alors, petit, tu me racontes ce qui se passe ou on reste là, à ne rien dire ?

– Ma vie, c’est de la merde, répond l’adolescent. Et Noël, c’est pourri.

– Ouais, Noël, c’est pourri... Et pourtant, reprend le vieux après un silence, il y a un temps où c’était le bon temps.

La rue est déserte. En face, à travers les vitres de l’immeuble, des guirlandes clignotent et Martin se laisse bercer par l’idée que, derrière chaque fenêtre, des familles unies réveillent gaiement dans la magie de Noël. Comme dans les films.

– Vas-y, raconte-moi Noël, Max.

Alors le SDF raconte des Noël joyeux, des Noël heureux. Il parle de son enfance et de la joie d’être père. Il parle de ses parents, de ses enfants, d’amour et d’émerveillement. Martin repousse l’émotion qui le submerge et passe mécaniquement son bras sur son visage.

– Je ne connaîtrai jamais ça, moi.

– Ne dis pas n’importe quoi, tu n’en sais rien.

Le SDF s’est tourné vers le gamin et pose sa main sur la sienne. Il n’en faut pas plus à Martin qui fond en larmes et se met à parler, à parler, sans s’arrêter.

Le vieux écoute son histoire. Une histoire d’abandon et de désamour sur fond de violence, tissée par les coups d’un père, l’indifférence d’une mère, les insultes, la peur de mourir, la peur de vivre, l’envie d’être aimé et, de familles d’accueil en familles d’accueil, la culpabilité d’être au monde mêlée au devoir de protéger coûte que coûte sa petite sœur de ce monde injuste.

Max sort une petite fiole et la porte à ses lèvres.

– T’en veux ?

– C’est quoi ?

– Un petit remontant, pour te réchauffer.

Martin boit une gorgée, tousse.

– C’est fort.

– Désolé, p’tit gars mais j’ai que ça en stock.

– Merci quand même.

Le SDF range sa fiole. Une voiture passe.

– Pour les gens comme nous, Noël est un sale moment à passer, petit. Mais faut pas se laisser abattre.

Martin s'énerve.

– Mais comment tu fais, toi, pour tenir ? T'es à la rue, tu vois les gens avec plein de cadeaux, de la bouffe à tire-larigot alors que toi, tu crèves de faim, que t'es tout seul pendant que tout le monde se la régale en famille ! Alors, dis-moi, comment tu fais ?

– J'ai l'habitude.

– T'as l'habitude ? Donc tu supportes, tu acceptes, tu laisses faire ? Tu as jeté l'éponge, c'est ça ?

– Eh, calme-toi, petit ! Je ne renonce à rien : je patiente, nuance.

– Tu te fous de moi ?

– Pas du tout. Ce qui me tient, c'est l'espoir qu'un jour je sortirai de ce merdier. Sans ça, je crève, d'accord ? Alors, crois-moi, quand l'occasion se présentera, je saurai la saisir. Quant à toi, tu devrais peut-être leur laisser une chance, à tes nouveaux parents, et ne pas laisser passer la tienne. Rentre chez toi.

– Je les déteste.

– Tu es en colère et ça, ils n'y sont pour rien. Fais leur confiance, bordel !

– J'ai déjà donné.

– Les Pasternac, tu la connais, au moins, leur histoire ?

– Non.

– Alors, demande-leur de te raconter. Et tu verras que tu n'es pas la seul à trouver la vie injuste et à quémander un peu d'amour. La vie est une épreuve pour tout le monde, petit. A toi de voir quelle porte tu vas ouvrir pour essayer de t'en sortir. Mais un bon conseil : vas-y, demande-leur de te raconter et on en reparle après.

Martin ne sait plus que penser. Le vieil homme se tait.

Au loin, un moteur ronronne. Max se redresse.

– Les flics ! Faut que tu bouges de là.

L'adolescent se lève et recouvre le SDF du mieux qu'il peut.

– Désolé si je t'ai blessé tout à l'heure, Max. Je ne voulais pas...

– Laisse tomber, file.

– Merci, Max. Je ne te souhaite pas un joyeux Noël mais j'ai été content de le passer avec toi.

Le vieux opine du chef sans mot dire et regarde l'adolescent s'éloigner en courant.

Sous la couverture, le petit lui a laissé son baladeur.

Martin est accueilli par deux soupirs de soulagement.

– Tu es rentré.

– Oui.

Louise ouvre les yeux.

Martin s'assied et commence à parler. Puis vient le temps des questions et, pour les Pasternac, de raconter leur histoire. L'histoire d'un Noël endeuillé par la mort d'un

enfant. Une histoire tragique, comme il y en a plein, mais qui, ce soir-là, scellera le lien de quatre cœurs orphelins.
Une histoire pour réinventer demain.

ALONSO Béatrice
– Être humain

Nous nous tassons, taisons, faisons nuit. Nous nous effaçons, évanoui.e.s au monde, disparaissions. Dans l'encoignure, petits, petites, sombres, étranges. Dos voûtés. Frappé.e.s par la foudre, enseveli.e.s en nous-mêmes. Nos yeux sont dépourvus de paupières, ôtées par le sel, le trop froid, le trop chaud, le trop humide, le trop sec, arrachées par des veillées obstinées aux angles des avenues, trop lumineuses, trop lointaines, échoué.e.s dans la marge où se tirent les traits.

Nous passons, oiseaux silencieux.

Mensonges nocturnes, inopérants.

Nous ne renoncerons pas.

Notre voyage est sans destination.

A la porte oblique (qu'il faut franchir), entre deux pans de murs tombés, chaque pierre est atomisée, détachée du noyau, excavée du silence mitan, immanent, manant menant des grappes de maisons folles, exaspérées, penchées dans cet axe détruit. Nous avançons dans la peur, pourtant condamné.e.s (la mort marche), dévasté.e.s, comme si nous étions les oublié.e.s d'une fête qui n'eut pas lieu, une fête pas même imaginaire, pas même rêvée, une fête froide, ou plutôt refroidie (on oublie le dur soleil qui fond tout, le dur soleil radiographié, le soleil érectile qui brûle la rétine, mon iris en est encore meurtri, on oublie ce soleil mou qui tombe à l'oblique). Nous sommes ce qui nous entoure, fondus dans ce qui nous entoure, dévoré.e.s par ce qui nous entoure, intégré.e.s à cette désintégration, c'est-à-dire à ce désastre, ce massacre, cette hécatombe (mais Diane n'existe pas : il faut le marteler).

Apatrides.

Intouchables.

Parias volontaires.

Nos paupières sont brûlées (le sel, la lumière du jour qui succède la nuit, le souvenir de la bombe incendiaire, du gaz, des lacrymogènes), vous l'ai-je déjà dit ?

Dans nos yeux s'effondrent et se dissolvent les pierres noircies du Puy de Dôme qui édifiaient les églises. Dans nos mains fondent les glaces éternelles.

Le silence est bien trop difficile à entendre.

Les mots manquent.

Le feu porte-foudre nous a consumé.e.s, dieu vengeur miraculé, surgi du vide, dieu argent, dieu violence, dieu humanité.

Il y eut jadis des miracles (qui a raconté cela ? Qui ?).

Des confettis ont jailli au milieu des cendres :

Ceux d'un mariage lointain scellé malgré la guerre quand nous ne traînons que mésalliances, défiances, regards en coin.

Des souvenirs blêmes ont bondi d'un trou béant :

Celles de nos chairs passées au Napalm.

De ces lambeaux, nous recouvrons la tête de nos enfants.

Nous ouvrons la route à une bande fantastique (la défrichons alors qu'il n'y a rien à déchiffrer), la découvrons (ôtons nos voiles). Nous sommes devant, en avant, face au vent qui n'oublie pas de gifler, d'humilier, de transpercer, de s'insinuer (là où la peau déborde, là où baille le monde, et nous n'avons pas de chambre où nous réfugier). C'est une longue colonne moribonde, dépenaillée, évaporée, crucifiée, ignorée d'Ariane ou d'Antigone qui préfèrent le père, le fils, l'individu solitaire, le loup des steppes.

Nous sommes nombreux, nombreuses, las, lasses, terrifié.e.s, stupéfait.e.s, sidéré.e.s (non, puisque nous marchons), abasourdi.e.s.

Nos cimetières sont marins, jaillis nulle part, jaillis au ventre du monde, en Méditerranée, au Canal.

Nous nous plions en quatre dans le coffre d'une voiture, on se fond sous les essieux, on se courbe dans le tunnel, à discrétion.

Dans le grain gris des cirques (des carrières de marbre), la poussière nous broie...

Dans la lande molle de Vendée,

Sous la pluie pulpée de neige,

Etretat Calais Ouistreham,

Nous sommes des fantômes.

Nous étouffons dans notre étoffe (tee-shirt, sweat shirt, veste, boubou), trop chaude pour l'été, trop légère pour l'hiver.

Nos jungles détruites sont rebâties dans le renforcement d'un immeuble, puis détruites encore. Nous traversons le chuintement retors des hologrammes (images blanchies).

Nous cheminons sur des crêtes friables. Nous nous blessons à l'aine, au pied, à l'oreille, puis traînons la mauvaise blessure jusqu'à l'océan (d'un océan à l'autre) jusqu'à ce qu'elle s'infecte, qu'elle oint, qu'elle suinte.

Sur de frêles embarcations bientôt foudroyées par les flots,
Sous des ponts noirs de particules fines (jusque dans les poumons, elles fraient en nous,
Se reproduisent, déposent vicieusement leur mauvaise graine, ivraie mensongère),
Tout un lot de peaux humaines brouillé mais endurent.

Quels chiens nous effraient, gueule ouverte, mâchoire franche, derrière le portail blanc d'une villa de bord de mer, nous faisant reculer par leurs aboiements alors que justement nous essayons de disparaître, de nous dissoudre, essaim accroché aux essieux d'un camion bulgare ?

Nos dents noircies, nos bouches béantes béates (respirer puisqu'il le faut, respirer puisqu'on le doit même si ça glace la gencive, ça blesse l'écorce interne, rose, ça palpite dans le poumon) rappellent le froid de la Marne ou de la Silésie (tous ces mondes éventrés, tous ces déserts de glace, de feu, tous ces durcissements du passé, une autre histoire racontée dans les cours des écoles par des colons glorieux, intestins paresseux, boyaux retournés, émétiques émiettés).

Nous poursuivons pourtant le rêve désastreux mais que faire d'autre ? Supporter encore ? Se porter plutôt, au-delà des mers, au-delà des monts, au-delà des chairs. Ne restera rien de nous que nos corps décharnés, nos petit.e.s affamé.e.s sous des tentes bancales, pluvieuses, évangéliques.

La peur, l'effroi, ont marqué nos joues, ont cinglé nos flancs (un trou).

Bêtes de somme, nous poursuivons notre chemin, portant notre souffreteux chapelet de têtes branlantes,

Épaules voûtées (Atlas éteints/ Athéna indigentes).

Dans les bordures, parfois, certains tombent, certaines renoncent.

On ne s'en soucie pas, on reste éveillé.e en dormant, on dort en marchant, on poursuit, se déplaçant dans l'ombre, comme volant, comme flottant, comme latents.

On s'acharne, incarné.e.s jusqu'à l'ongle.

Effacé.e.s.

Nos yeux ont changé, ils se sont retournés sur eux-mêmes (une langue éteinte, une panse de chèvre gonflée d'eau, qui crève brusquement pour laisser assoiffé.e. Oui, c'est possible).

Des colonnes, des rangées, des lignes, parfois des masses,

Des canots retournés, des gilets abandonnés, entassés sur la grève comme autant de tâches rouges au front d'Europe (vérole honteuse, tu as honte, belle captive enlevée, tu as honte de tout ce que tu fus, étais, seras, continues d'être)

Des plaies des cicatrices (sans pansement),

Une maladie sans remède (sans protocole, sans notice).

Discontinu.e.s, mais continuellement, nous émergeons ou bien nous chavirons,
Ivres de peur,

Nos bouées sont des pneus, nos vêtements imbibés d'eau gèlent
Dans la nuit de novembre, tiennent droits de sel.

Nous portons nos enfants à bout de bras au-dessus des flots.

Nous sommes à Paris. Nous sommes à Berlin. Nous sommes à Londres. Nous campons
sous les ponts, sur les berges, dans les parcs, les écoles abandonnées, les granges, les
bois, les refuges de haute montagne, les sous-sols ou les parkings de supermarchés
factices. Nous cousons nos lèvres.

Du poignet qu'on ceint, qu'on baise, qu'on lèche, nous gardons l'idée (J'ai tenu
longtemps avant que l'épuisement ne me force à lâcher, à voir l'autre étouffer, mourir,
emmené.e par les vagues au fond d'abîmes insondables, emporté.e par la neige qui a
recouvert de blanc le front noir, tombé dans la crevasse inouïe).
Des chemins qui ne mènent nulle part, nous sommes le principe.
Nous le faisons, l'advenons. Nous éprouvons.

Des arêtes tranchantes, des pierres où s'asseoir après des kilomètres de sable,
d'ardoise, d'herbe fine, douce, chaude, nous touchons la marque dans notre chair
toujours plus molle, toujours moins épaisse.

Nous avons
Cette densité grave de corps lourds
Soyeux noirs perlés des cheveux
Crêpes de dentelles tendues qu'on cache
Nous portons le serpent salé d'Égypte
L'amande iranienne
La rose libanaise
La terre djiboutienne
Le ruban de ciel de Farâh.
Ikaria.
Douchanbé lointaine
Ferghana d'hier
Mahagi oubliée
Maiduguri oblique.
Bactriane.

A nos artères pourtant bat toujours l'olivier originel, l'amandier primaire, le cyprès
vivant, les bourrasques de très Hauts Vents, les embruns, les élections poussives, les
champs dénués qui forcent au départ, qui fracassent sur les récifs pourtant doux de la
mer intérieure où de frêles embarcations dérivent de Paphos à Lesbos, souveraine mer
intérieure qui reprend ce qu'elle fit naître, si près de la lagune, si près de la côte, si près

du but...

Kythnos disparaît.

Ithaque sombre.

Antalya poursuit son songe.

Sutures subtiles entre les continents.

Nous dormons dans l'angle d'un immeuble.

Aigus, gris, précoces, froids, silencieux, s'attaquant à la chair, les cols s'avancent comme des animaux nocturnes au-devant des chaussures de toile qui geignent.

On ne nous accueille pas. Nos yeux sont démesurément grands.

Nous gisons après la dernière étreinte, les mains tordues, tendues vers un horizon impossible, vers un lointain qui penche, disparaît à mesure qu'on s'en approche (cause : rotondité terrestre).

Substance incurable dans le sang : l'espoir.

Tanagra, ville de Béotie.

Messine en Sicile.

Tirynthe Argolide.

Oropos d'Attique.

Nous ne vieillirons pas, jamais, éternellement mères-enfants, pères tout juste pubères, pieds gelés dans la neige des Alpes ou des Pyrénées, dos brûlés par le sel, ô yeux sombres qui ont vu leurs enfants non-naître.

L'espace suinte des grappes de nous, qui coulent à Rennes, aux reins de Reims ou de Rungis. Ille-sur-Têt, la tête en basse. Brasse coulée, Bresse noyée, ô subtiles sutures souterraines des suies sourdes.

Nous portons des espoirs sans armure mais si puissants qu'ils soulèvent la neige devant nous et nous offrent un passage dans les cols impossibles. Nous endossons le rôle donné. Derrière la barrière, derrière la limite, la grille, le barbelé, parqué.e.s alors qu'on fuyait les veneurs, les rabatteurs, les patrouilleurs, les veilleurs grossiers, assoiffés de sang, de peur, les pisteurs pâles, obèses, en moto-neige, incapables de courir. Nous nous dépouillons pour brouiller les traces, en nage dans la neige, de notre famille, de notre pays, de notre passé, de notre langue, quotidien déjà devenu étrange car nous voulons tout oublier, tout oublier, les ruines, les bombes, les corps se prenant les pieds dans leurs propres entrailles dévidées, les gaz, la furieuse envie de se vider aux pieds de la statue de Jeanne d'Arc, du premier monument aux morts (la Patrie n'est jamais reconnaissante aux femmes).

Nous avons laissé notre viande, nos os, en chemin, cœur planté au bout d'une pique de métal à l'entrée d'une ville en ruines, sur la grille de la cité prospère brusquement, brutalement, violemment, mise à sac, à l'orée du mensonge mondial qui couvre de bombes le silence des Nations. Nous scrutons jadis chaque nuit ce ciel d'où ne tombait que la mort, que la fonte des peaux, que les paupières arrachées, que les membres brûlés, que les mamelles évidées. Le sabir tumultueux de tou.te.s nos mort.e.s s'élève, alors que la pluie la plus noire coule sur le monde comme une poisse impossible.

Il y a vertige à ne voir
Qu'au travers de doigts entrebâillés.

Les poings s'abattent.
Les matraques s'essoufflent.
Les pieds pris dans la coulée de boue ne peuvent plus avancer.
Nous ne bougeons plus, recroquevillé.e.s pour moins souffrir.
Le large s'enfuit devant nous.

En nage nos fronts heurtent la frontière.
Où sont les Argonautes ?

Nos sépultures sont noires de goémons, blanches de congères.

Un vent souffle mauvais. Nos noms oubliés ricochent sur les eaux sales des côtes guinéennes. Nous grimpons à bord où l'eau déjà a fait son lit.

Comment y coucher alors qu'on ne tient qu'assis.e, serré.e.s les un.e.s contre les autres, nos bébés tenus à bout de bras au-dessus de la mêlée ?

Anafi. Tilos. Lipsi.

Nous nous abattons sur les barbelés (nous y sommes abattu.e.s).
Nous nous fracassons sur les rives.
Nous fondons dans le froid des glaciers.

Rage dedans mais dehors les soubresauts de la sociabilité. Frottant de béton mes gencives gercées, je mange ma langue, je la dévore, l'ingère, la reflue. Les cités citadelles fauves se refusent dans les effluves du fuel où je plonge la tête la première après le naufrage (le visage bleu de l'autre à côté de moi). Nos blousons sont déchirés aux manches. Nos jupes rétrécissent au fil du voyage. Nos cheveux emmêlés sont brumes brassantes.

Dodécanésiennes, Cyclades, Saroniques.

Je dors dans du verre pilé, décor en vers pliés, sur des cartons de pizzas abandonnés où viennent uriner des bichons. Je dors sur le béton, la tête enfouie dans un vêtement gras qui sent encore un peu le pays de mes parents. Je dors dans l'ignorance, l'indifférence, l'éclaboussure lointaine de rires victorieux.

TOULZA Martine

- Baptiste apprend à nager.

Il n'a pas plu depuis des semaines et enfin, ce matin, une pluie fine qui fait basculer les fragiles équilibres de la cour. Sous le préau, ça crie, ça saute, ça s'excite, ça se bat, ça se pousse, ça s'insulte, ça se prend et ça se rejette dans tous les coins. On pleure, on force son rire, on s'agglutine, on s'attrape, on s'étripe, on se tire les pulls, on se griffe, on se mord encore quelquefois, on se cogne, on tombe, on repleure, on transpire, on a chaud, on renifle, on saigne, on projette de terribles vengeance, on les exécute, on se fait punir, on pleure encore – quelle injustice ! – on a à peine le temps de courir ici et là que l'heure de rentrer sonne ! On s'essuie d'un revers de manche, on fonce aux toilettes, vite !

Les joues rouges, le front moite, ils avalent les dernières bouchées de leur goûter et se rangent, haletants. Etouffent les derniers fous rires, font taire les dernières querelles, se pincent en douce en regardant Baptiste assis par terre entre les deux grosses poubelles de la cour. Il fouille son cartable et s'affole quand ça sonne, remet tout ce qu'il a sorti pêle-mêle à l'intérieur en tassant bien pour pouvoir fermer le rabat. Il court, son cartable mal fermé sous le bras. Il se met tout seul à la fin du rang. Il faut monter des escaliers puis se ranger en silence dans le couloir le long des porte-manteaux. Quand le rang est silencieux et à peu près calme, le maître dit « Entrez ! »

A la piscine, Roland dit « Sautez ! » et il faut sauter chacun son tour à chaque coup de sifflet. On se met en file indienne à la queue leu leu et on saute dans l'eau quand Roland siffle mais chacun son tour. On ne se pousse pas sinon Roland gueule Oh ! Toi ! Si on ne saute pas, Roland pousse, lui il a le droit. Baptiste saute les yeux fermés, les poings crispés, le souffle bloqué. Il saute dans le vide puis dans l'eau. Tout pour ne pas que Roland le touche.

C'était l'été dernier au bord du lac. Dans l'eau jusqu'à mi-cuisses, dos tourné au soleil, oncle Bertrand maintenait d'une main le menton d'Agathe sa frêle libellule de huit ans. D'une voix forte il crie « Grenouille, pousse, plie ! Grenouille, pousse, plie ! » en marquant bien les trois temps. La libellule fait mécaniquement de son mieux sans paraître convaincue qu'elle arrivera ainsi à nager. Quand son père décrète qu'elle est fatiguée, Agathe sautille sur la pointe des pieds – il y a des cailloux – jusqu'à sa bouée et se jette à l'eau avec un rire d'évadée. Elle ne sait pas qu'on lui fabrique des souvenirs d'enfance.

Assise sur sa serviette, Maman a levé le nez de sa revue et a dit « A la rentrée, Baptiste, tu vas apprendre à nager. »

Depuis, deux fois par semaine, le soir après l'école, Baptiste apprend à nager dans le groupe de Roland. Dans les tribunes, Maman l'attend en faisant des mots croisés. Quand

c'est fini, Roland appelle toujours Baptiste pour qu'il l'aide à ranger le matériel dans le réduit à l'opposé des vestiaires. Ca ne sent pas bon là - dedans, il n'y a pas d'aération et Baptiste sait que Roland va refermer la porte sur eux. Quand il ressort, il a envie de vomir mais il se retient et roule sa serviette en boule contre sa bouche et frotte frotte encore et encore.

Maman l'attend dans la voiture et lui dit « Tu en mets un temps ! » en ayant l'air exaspéré. Elle lui donne un choco qu'il mâche et remâche avant de l'avaler. Le goût du chocolat lui fait du bien.

Ce texte est une fiction inspirée par le documentaire « Apnée » de Baptiste de Cazenove.

PLÉVERT Audrey

– La loi du plus fort ?

Certaines rives ne se croisent jamais
Certaines grives ne se croiseront jamais.
Elles ne rencontreront pas les affreux, les torturés,
Les vilains, les terribles, les détraqués,
Les méchants, les corbeaux, les ravagés.
Elles vivent à l'abri, abritées, emmitouflées,
Mais certains oiseaux Terrorifiés circulent
Et doivent éviter rapaces ou libellules.

L'étang n'écrase pas les bruits
Lorsqu'Un seul Ennemi
Fait face au faible, au fragile,
Ainsi la Proie, le coeur de la proie devient stérile.
Son coeur se glace, il ne parle plus.
Son corps se perce, il parle le coeur à nu.

L'oisillon finit par faire sortir la parole
Sa meute l'entoure et le console.
Bientôt le coupable de la cour est montré du doigt.
Bien plus tard, un aigle approche l'oisillon
Qui d'un coup sec lui crève un œil pour de bon.

DIEMER Stéphane

– ABSCONSOBSTRUER LA VIE DÉPREUVES OBSCURES !

la vie est constituée d'épreuves obscures

« Le rêve est à la réalité ce qu'est la masturbation à l'amour : une mise en scène de ce qui pourrait être et de ce qui n'est pas. Le sexe en érection, tendu vers le ciel, et qui retombe à plat, est antagonique au désir de puissance de l'homme, en général. »

L'Épreuve de l'amour, Paul Moncut.

« Aussi absconse qu'abstruse la vie est semée d'épreuves obscures. »

Une vie d'épreuves, Marie Melaiche

INITIATION AU BÉTON ARMÉ

Le tournage de votre vie commence intra-muros, dans le ventre de maman, une femme définie par le Petit Robert comme un « être humain du sexe qui conçoit et met au monde les enfants ». A votre naissance, normalement, vous aurez à bouffer gratuitement, elle vous lavera le cul, et elle vous cajolera quand vous vous casserez la gueule dans les escaliers. Et puis après c'est fini. Alors vous vous retrouverez tout seul avec une truelle dans la main pour construire votre vie. La maçonnerie, alors qu'on a pas forcément les outils nécessaires, l'équerre, le compas, la corde à ajuster, le plan, et la volonté, et bien ce n'est pas facile. Évidemment, vous trouverez toujours une compagne, une bétonneuse, pour vous soulager dans votre tâche de constructeur pour empiler et cimenter d'une manière compacte les années de votre vie. Mais devenu vieux, vous devrez passer la main et refiler la truelle à votre progéniture pour continuer le boulot. Cette épreuve olympique de courir, avec une truelle à la main, est tout compte fait un peu absurde et fatigante.

PRENDRE LE TRAIN EN MARCHÉ

A votre majorité, ou plus tôt pour les miséreux, vous devrez sauter dans un train en marche depuis plusieurs millions d'années ; le but du voyage n'est pas clairement défini. Si vous ne le faites pas, vous resterez à quai, à attendre dans la salle des pas perdus, une destination qui ne viendra pas et vous crèverez là, à regarder passer les trains. A bord du train, les compartiments bondés, le vacarme, les comportements asociaux, vous feront oublier le point d'arrivée. Et tous ces hommes qui se battent pour les meilleures places aura de quoi en dégoûter plus d'un, cependant rares seront ceux qui auront le courage de s'éjecter du train en marche.

L'épreuve de remonter jusqu'à la cabine et tenter de changer la direction du voyage collectif est réservée à très peu d'êtres humains. Jésus et Karl, deux apprentis conducteurs l'ont essayé sans grand succès, avec pour conséquence la même finalité, le déraillement, et de nombreuses victimes.

APTITUDE A L'AMOUR

A l'instar des monstres de foire qui ont malheureusement disparu – lisez le très beau roman de Victor Hugo « L'homme qui rit » – tout être humain est apte à l'amour et à être digne d'en inspirer.

Vous me direz qu'un fer à repasser est aussi à même d'éveiller une véritable passion. Cette évidence est bien la preuve de mon allégation suivante : si un aspirateur est capable de devenir l'objet d'un authentique amour alors ceux qui n'ont jamais été aimés ou n'ont jamais connu l'amour devront se transformer progressivement en objet ménager. L'épreuve est longue. Dans un premier temps, essayez d'aspirer la poussière avec votre bouche dans un lieu public. Ne désespérez pas et ignorez les méchants commentaires de personnes, qui ignorent leur propre condition d'objet ménager ; votre obstination finira bien par attirer l'attention de quelqu'un. Avec le temps, vos aptitudes buccales trouveront ces fonctions dans un foyer où votre alter ego sera tout dévoué à votre amour.

RENCONTRER PERSONNE

Votre capacité à rencontrer personne dépendra de vos facultés à éviter le genre humain. Dans le désert, l'épreuve est plus facile que dans une grande ville, le genre

humain ayant opté pour ce mode de vie concentrationnaire depuis quelques milliers d'années.

Dès la sortie de votre appartement (si vous habitez en ville comme la plupart des blaireaux) le danger de rencontrer quelqu'un s'annonce. En effet, vous devez avoir des voisins ou un concierge. Dans la rue, ne rencontrer personne relève du tour de force, il est donc conseillé de tenter l'épreuve tard dans la nuit. Si vous avez réussi à atteindre le périphérique ou les limites de la ville, il ne vous reste plus qu'à monter à bord du premier cargo sans, bien entendu, rencontrer personne.

VIE D'ARTISTE

Elle se tourna vers l'artiste et lui dit :

- Tu ignores le talent que tu détiens entre tes mains. Ton manque de volonté te perdra et la nullité sera ton leitmotiv.

L'artiste, à moitié ivre, regarda son verre de vin, posé devant lui sur la table, et, sans la regarder, répondit à cette épreuve verbale:

- Le jour où je t'ai rencontré je manquais d'inspiration.

RONNEMENT BREF DU PLAISIR

Pour de nombreuses personnes, un chat est un animal à conseiller dans la solitude et le silence qui suit le coït. La possibilité de prolonger ce moment de grâce et de soulagement, car c'est vrai que ça soulage, peut être envisagé grâce (ça a pas le même sens que le premier « grâce » utilisé deux lignes au-dessus) à un chat. Le ronnement d'un animal domestique, qui sert aussi de compagnie, masquera les ronflements de votre partenaire et vous donnera l'impression de faire également jouir un chat, ce qui est pour un être humain une épreuve assez compliquée.

BIEN VIVRE

Pour bien vivre, la condition d'être en vie est primordiale. Cette épreuve est éprouvante. Pour ne pas perdre de temps, contenu des imprévus auxquels chaque être humain est exposé durant son existence tels l'accident, la maladie, le manque de papier toilette ou l'absence d'imbécillité, il convient de bien vivre le plus vite possible. À moins de se prêter à d'hypothétiques croyances sur la résurrection, et le résultat n'est pas assuré jusqu'à preuve du contraire, vous ne vivrez pas deux fois. Tenez-le vous pour dit et dépêchez-vous !

CONTRE LA CULTURE

Cultiver la terre est une activité en voie de disparition, les gens préfèrent travailler dans une banque ou dans une agence de publicité, dans le tertiaire, ils trouvent ça mieux que d'être agriculteurs.

Si la culture de patates ne sert à rien, À quoi bon planter des navets ? À quoi bon développer les facultés intellectuelles de l'homme concernant l'art, la poésie, l'aveuglement des novas, l'enregistrement sur bandes magnétiques de pets sonores, les illusions récurrentes tel le communisme et l'amour ? À rien.

L'épreuve de faire abstraction de la culture est des plus facile pour le commun des mortels. Contre la culture est donc une attitude sensée si l'immense majorité s'en fout à moins que les gens soient définitivement trop bêtes ce qui est encore une autre raison d'être contre la culture.

ELLE SE PENCHE, ELLE VA TOMBER

La maison penche, le mur s'effrite, sûr qu'elle va tomber. Il penche plus pour lui que pour elle, alors il tombe par terre. L'homme se penche sur son livre comme sur le corps de la femme qu'il aime, il lit un instant la chute d'Icare, voit qu'il tombe sur un passage difficile et entend bien continuer à se pencher sur une tentative d'interprétation au risque de tomber dans le sentimentalisme débile, dans la peur d'une séparation définitive, alors il tombe encore et encore. Elle se penche, elle va tomber. Cette épreuve ambiguë entre deux êtres qui se déchirent loin de la raison et défiant toute logique est compliquée à expliquer. Mais vous avez toutes les chances de la vivre en chair propre. Alors nous en resterons là.

S'UNIR POUR SE DÉSUNIR

Vous avez une chance sur deux de divorcer en moins de deux ans dans la ville de Paris. On peut donc se demander l'utilité de se marier pour un tel résultat. Vous aurez mis votre nom sur un papier à côté d'une personne, avec qui vous aurez couché des milliers de fois et échangé des petits riens quotidiens et de l'amour aussi, vous aurez patiemment supporté l'horreur du chantage affectif et vous attendrez encore longtemps avant que votre nom ne soit plus accolé à cette personne avec qui, somme toutes, vous n'avez rien à foutre. Le summum de la bêtise consiste à avoir eu un gosse, ou une multitude, avec cette femme ou cet homme et passer les années suivantes à

vous engueuler autour de l'éducation du morveux à qui on demande essentiellement de se taire. Cette épreuve est, dans la limite des places disponibles, à réserver aux autres.

DIEMER Stéphane

– QUELQUES ÉPREUVES SUPPLÉMENTAIRES POUR VIVRE RIEN

il s'agit de quelques épreuves supplémentaires pour vivre rien

QUELQUES ÉPREUVES SUPPLÉMENTAIRES POUR VIVRE RIEN

Dans l'épreuve de la vie, l'usure est le meilleur antidote à la révolte.

Ma vie dans l'industrie automobile, Pierre Saroule

BRÛLER LES ÉTAPES

Pour brûler les étapes du Tour de France, il est conseillé de s'acheter un vélo d'appartement. En connaissant le parcours de l'année, vous êtes sûr d'arriver avant tout le monde. Quand vous descendrez de vélo, vous pourrez boire une coupe de champagne, un verre de vin ou une bière, voire plus, pour célébrer votre victoire solitaire. Pour ceux qui veulent brûler les étapes de leur vie, une boîte d'allumettes est suffisante. L'école, le lieu de travail et le foyer sont des endroits de prédilection. Il est toutefois inapproprié de brûler sa mère.

MANGER DE TRAVERS

Dans un restaurant, seul, en famille ou bien avec des amis, manger de travers peut consister à nourrir involontairement votre voisin, ou bien à lui dégueuler dessus. Bien sûr, ce deuxième cas de figure risque de créer une situation délicate. N'oubliez donc pas de revoir l'épreuve « ÊTRE DÉSOLÉ » en précisant toutefois à la personne concernée que vous avez mangé de travers pour expliquer vos résidus alimentaires sur son plastron. Une bonne explication peut éviter des conflits.

SE FAIRE DES AMIS

Vous devrez d'abord ouvrir la bouche et dire des paroles qui sont censées attirer

l'attention sur votre personne. Avec le temps, l'ennui partagé, deux, trois affinités, l'incapacité pour l'être humain de rester seul, et l'amitié, pourquoi pas, créeront au hasard des circonstances un noyau de personnes que vous pourrez considérer comme vos amis. Ces derniers, à l'égal du vent, peuvent se volatiliser dans l'air et vous pourrez alors vous demander l'intérêt de cette démarche de se faire des amis. Cette épreuve est, certes, déconcertante.

RÉSISTER AU DÉSIR SCATOLOGIQUE DE RECONNAISSANCE SOCIALE

Vivre dans un pays riche confère de nombreux privilèges. Ainsi, la dépression est un luxe d'occidental pour tuer le temps sans se tuer physiquement et par la même occasion justifier la raison de sa souffrance et de son existence. Dans le tiers-monde, les gens n'ont pas cette vacuité de l'âme, leur estomac et l'injustice criante dans laquelle ils évoluent ne leur en laisse pas le temps.

Dans notre société dénuée d'utopie, le désir de reconnaissance sociale peut étouffer le citoyen anonyme perdu dans la foule. L'apparence, le jeu social qui vise à faire briller son ego est une attitude lamentable. Attirer l'attention sur son étron relève de la scatologie sociale. L'épreuve de résister à la tentation de montrer son caca est des plus pénibles, spécialement pour quelqu'un qui dénonce les mauvaises odeurs, chez les autres.

DOMINER LE SAVOIR PAR L'IGNORANCE

L'ensemble de connaissances acquises au fil de l'existence ne vous saura d'aucune utilité face à une personne ignorante qui détient un pouvoir sur vous. Votre savoir, si vous en possédez un, sera souvent un obstacle dans les relations humaines. « Pour qui se prend-il avec sa culture ? » Ce genre de commentaires devient courant quand on trimbale son sac de connaissances en public. Pour devenir l'ami des cons, l'épreuve consiste à ignorer leurs remarques. Avec de l'entraînement, vous réussirez à ignorer votre propre personne et vous arriverez à un état spirituel plein de vide où les frontières s'abolissent d'elles-mêmes. Quand vous aurez atteint le nirvana des imbéciles, vous serez à même de pérorer sur la marche du monde. Plein de préjugés et de comportement à l'emporte-pièce, avec un rien d'ambition, et un égoïsme démesuré, vous aurez toutes les chances de dominer le savoir par l'ignorance, comme le commun des mortels.

L'ADMINISTRATION DU PETIT DÉJEUNER QUOTIDIEN

Le quotidien est une bien pâle imitation de nos désirs secrets, le reflet de nos rêves d'adolescents dans un bol de mauvais café. Gérer le quotidien demande une sacrée dose d'inconscience, pour répéter des gestes et des paroles des milliers de fois sans se lasser, ni se révolter, ni se rendre compte que personne au fond ne vous écoute vraiment. Ce sentiment d'échec qui peut envahir certaines personnes enclines au doute devront affronter la dureté des lendemains où l'amélioration du quotidien se fera grâce à une petite spatule appelée espoir, outil indispensable pour décoller le présent et le tartiner sur le futur.

AGIR EN CITOYEN ÉCO-RESPONSABLE

L'homme produit beaucoup d'ordures et le fond de la mer est une vraie poubelle. Pour noircir le tableau, de temps à autre un veau marin oxydé, agissant au profit d'une multinationale sans nom, se casse en deux et lâche sa cargaison de fioul pensant peut-être que les plaques de pétrole sur la mer sont aussi ornementales que des boucles d'oreille pour une baleine.

La planète est vouée par la crasse récurrente des hommes à la destruction, sous le poids de la merde, et l'épreuve de nettoyer l'eau des poissons peut s'avouer nécessaire. Pour cela, il convient de s'acheter une brosse abrasive pour récurer le fond de la mer. Devant une tache aussi monumentale, il convient de s'attaquer à cette épreuve de ménage mondial par un coin. Commencez-donc par votre baignoire et progressivement approchez-vous de l'océan.

ARCHITECTURE MODERNE

Réputé pour son pragmatisme consistant à neutraliser tout mouvement créatif et s'opposant à tout nouveauté l'architecte qui sommeille en chaque homme devra opter entre l'épreuve des ruines à venir et le développement de projets à détruire. Le choix est difficile.

L'ÉPREUVE FINALE

Rater sa vie est à la portée de n'importe qui ; réussir sa mort est donc une épreuve

cruciale pour ceux qui ne sont parvenus qu'à obtenir un prix d'excellence au festival fantastique de l'ordinaire : une vie de con. Avant de partir, n'oubliez pas de faire le ménage pour qu'on garde une bonne image de vous. Évitez à vos proches ainsi qu'aux pompiers, dans la mesure du possible, les postures grotesques, avec les yeux exorbités, cet air de pantin désarticulé si propre aux cadavres, les déjections, le sang, etc... Optez pour un certain flegme, avec une pipe éteinte dans la bouche (attention aux incendies !) un recueil de poésies jamais lues de Sully Prudhomme entre les mains et, assis dans un fauteuil en cuir fatigué, contemplez droit devant vous, l'infini.

CHEMARIN GAMBADE Caroline
- Parole Ogresse

ἔν οἶδα ὅτι οὐδὲν οἶδα'

Oppressante présence aux abords de la ville,
Insaisissable monstre au visage tranquille,
Douce, déterminée, calme comme la lionne
A l'affût, elle observe l'homme et le questionne.

Il est temps. Comprends-tu ? C'est toi qu'elle interroge.
Son sujet, son objet, c'est toi, face à l'horloge.
Marche, petit humain, sur le délai qui passe :
Elle sait ; tu ne sais... Qui ne sait pas trépassé.
Nul ne pensait mourir ; tous elle les terrasse.

Tous.
Oui... Et jusqu'au dernier, pas un n'échappe à l'ombre :
Il ne vous venge pas celui qui sait répondre.

Oedipe, voyageur claudicant et tenace,
Invaincu jusqu'alors dans son rêve d'audace,
Dira le mot, tuera le monstre et sera roi...
Auréolé de l'illusion de tous ses choix.

Il se verra vainqueur –qui ne sait pas trépassé–
Sourira du destin et des chemins qu'il trace...
Mais écoute, Mortel, elle l'a dit pourtant :
Elle n'a rien omis de la ligne du temps...
N'as tu point de passé ? Qui ne sait pas trépassé.

Toi,
Où croyais-tu aller sur tes pieds douloureux ?
Il était là, déjà faussé, ton propre JE.

ἔν οἶδα ὅτι οὐδὲν οἶδα

Plus ou moins traduisible par : Je sais une chose : que je ne sais rien.

Oppressante parole et pourtant captivante,
 Insaisissable énigme aux accents d'épouvante,
 Diseuse de nos vies, véritable promesse,
 À celui qui entend, elle est parole ogresse.

Gedipe, voyageur claudicant et tenace
 Invaincu jusqu'alors dans son rêve d'aubace,
 Dira le mot, tuera le monstre et sera roi...
 Auréolé de l'illusion de tous ses choix.



Il se verra vainqueur - qui me sait pas trempasse -
 Sortira d'udestin et des chemins qu'il trace...
 Mais écoute, Mortel, elle l'a dit pourtant :
 Elle n'a rien omis de la ligne du temps...
 N'as-tu point de passé ? Qui me sait pas trempasse.

Tous
 Oui... Et jusqu'au dernier, pas un n'échappe à l'ombre :
 Il ne nous venge pas celui qui sait répondre.

Il était là, gèra l'onzè, tou probe zè.
 On croizit-tu aller sur tes biegs q'onlonrenx ?

LE SAUX Béatrice

– dedans dehors

Reste à distance, toi à distance
à distance

Henri Michaux C'était l'aube, je l'ai su à l'avare lumière dans laquelle baignaient le mur de la résidence, le renforcement où je m'éveillais, la masse ombreuse de l'armoire frigorifique qui abrite mes bouteilles d'eau. Quelque chose pourtant m'intriguait. Il manquait le vrombissement des automobiles, l'odeur poussiéreuse des gaz d'échappement qu'elles émettent. J'ai refermé les yeux, ce jour silencieux qui se levait était déplacé. J'ai rouvert les yeux, le ciment blanc écaillé du mur d'enceinte de la résidence se détachait plus nettement, le jour était plus franc. J'ai entendu le chant d'un oiseau dans le parc à côté de la station, il m'a semblé dérouté.

Je me suis levé pour aller uriner à l'angle du mur assiégé de mauvaises herbes. J'ai un peu marché sur le trottoir pour regarder la rue, elle était déserte. Je suis revenu me coucher et j'ai pris dans mon sac le livre que j'avais commencé. Dans la boîte à livres du parc, c'était le seul qui m'attirait: ses pages nombreuses alignaient avec ordre des mots, les suivre me procure toujours une forme d'agrément: mon esprit se retranche alors dans un espace où les poteaux d'angle des phrases m'assurent un soutien. Les passants croient que je suis un homme cultivé car ils me voient tout le temps, chaque fois en tout cas qu'ils passent devant moi, les yeux posés sur les feuilles d'un livre. Une femme qui me rend visite m'a dit un jour, vous tuez le temps. Pourquoi faudrait-il tuer le temps? Les gens n'en ont pas assez, se plaignent-ils, et quand ils en ont trop, ils veulent le tuer.

Je me suis installé dans la maison de ce livre et j'ai glissé lentement dans le sommeil. J'ai rêvé que je me tenais sur le seuil d'une demeure où mes aïeux ont vécu, j'attendais pour ouvrir la porte: je regardais le dessin du bois sculpté de ce panneau massif : l'enchevêtrement de ses formes géométriques me faisait penser au labyrinthe d'un jardin d'agrément. Et je demeurais là, je n'entrais pas.

C'est le ronronnement de la pompe à essence, qui suit le déclic du pistolet qu'on dégage de son encoche, qui m'a réveillé. La femme qui tenait le tuyau alimentant la voiture en essence regardait,

alternativement, les chiffres du compteur qui défilaient et moi; ou plutôt, elle faisait semblant de ne pas me voir, d'avoir les yeux posés par hasard sur l'homme qui était allongé, dans un sac de couchage bleu passé, dans un renforcement de la station de carburants. Je connaissais bien ces regards qui ne veulent pas partager la moindre intimité. J'ai repris le livre et, tout en regardant les lignes, je repensais à ce rêve, à cette maison dans laquelle ma mère passait ses vacances, jeune fille.

Cela fait longtemps que je me désintéresse de mes souvenirs: je les laisse affleurer et je les regarde comme s'ils ne m'appartenaient pas. Je préfère ce que les rêves fabriquent, mais je ne suis pas dupe, ils se servent dans le réservoir de ma mémoire. Se désintéresser n'est pas le bon mot d'ailleurs, je les tiens à distance. C'est ma mère qui usait de cette expression: *garde tes distances*, répétait-elle. Dans la maison du livre où j'étais s'entassaient *des guéridons contournés, des soliflores torsadés, des sofas essoufflés...* J'ai vite étouffé dans cet intérieur encombré, j'ai eu envie de sortir. D'ailleurs il était l'heure de manger.

La rue était toujours déserte. Ce n'étaient pas seulement les voitures qui manquaient mais les gens. Quand je dis *manquer*, je ne veux pas dire que je ressentais cette absence douloureusement. J'ai depuis longtemps appris à ne vivre qu'avec moi-même, à entendre sereinement le silence de la solitude. Non, quelque chose manquait dans ce jour, qui aurait dû être là, un mouvement, un remuement : quelque chose s'était retiré. J'ai pris par le parc envahi de graminées, d'herbes folles, d'asphodèles, je marchais assez vite. Des chiens surgissaient des chemins enfouis sous les ramures, puis leurs maîtres apparaissaient, ils avaient une allure nonchalante: ils se promenaient.

Je suis arrivé devant le Centre, une bâtisse ancienne: et l'impression qui me troublait depuis le matin a déferlé, celle d'un vide insolite. Il n'y avait pas la file de gens qui encercle habituellement le bâtiment. Il était fermé. Je me suis avancé sur le seuil de la porte pour lire l'affiche qui y était accrochée : *En raison des mesures exceptionnelles de confinement, l'accès aux bains douches et la distribution alimentaire ne se feront désormais que le matin, en respectant la distanciation sociale.*

Déconcerté, je demeurais là, regardant le panneau de bois de cette porte fermée, et cette affiche et ses mots comme un labyrinthe. Pourquoi cette inscription me bouleversait-elle ainsi? Ce n'était pas parce que je n'allais pas manger ce jour-là... Les derniers mots me dérangeaient; ils déterraient des souvenirs ensevelis depuis longtemps: celui d'un enfant qui, dans une cour d'école, restait toujours à l'écart, d'un jeune homme qu'on trouvait *distant*; et celui de l'homme qui avait un jour décidé de se tenir à distance de toutes les associations, les alliances, les communautés : c'était moi,

cet homme qui se confinait à l'intérieur depuis toujours. C'était cela qu'exhumait les mots *distanciation sociale*. Ils ranimaient toutes les solitudes.

Je marchais dans la rue le long du parc tressaillant de chants d'oiseaux, il s'était vidé de ses promeneurs. J'y ai pénétré. Les arbres emmêlaient leurs ramures opulentes, il en émanait des frémissements, des bruissements, des frissonnements qui absorbaient le silence alentour. Alors que je sortais, deux agents municipaux m'ont interpellé, ils m'ont demandé de leur présenter *L'attestation de déplacement* qu'impose le confinement dont parlait l'affiche du Centre. J'ai répondu que je n'avais pas ce document – qu'était-ce, d'ailleurs? encore un labyrinthe, ai-je pensé – pas plus que le domicile dont ils me demandaient l'adresse. Je n'avais pas de lieu de résidence pour lequel il m'aurait fallu une autorisation de sortie. Je lisais sur leur visage la perplexité, et la réticence à m'enjoindre de me tenir à distance des autres, de rester confiné, *dehors*. C'est pourtant ce qu'ils m'ont dit.

Je suis revenu à la station, j'avais envie de rentrer dans la maison de mon livre, aussi encombrée de guéridons contournés, de soliflores torsadés, de sofas essoufflés qu'elle fût. J'ai sorti de mon sac à dos le duvet bleu passé que j'ai étendu soigneusement sur le carton, je me suis adossé au mur de ciment et j'ai ouvert le livre.

GIGLIO Marianne

– Au fil d'un songe

C'est dans la chaleur de l'été que ses yeux s'ouvrent. Qu'a-t-elle pu faire si ce n'est dormir, dormir dans la chaleur écrasante de l'été, en plein jour comme offerte au soleil. Les arbres ne bougent plus, écrasés sous le poids de la lumière, le soleil comme une arme tranchante qui tournoie, envoie des moulinets de poisons brûlants, dégage des rayons qui dégoulinent comme du sang. De la sève monte des arbres, les chants des cigales sifflent du plomb. Tout est mort dans cet après-midi du mois d'août. N'est-ce pas lui qu'elle aperçoit tout à coup, dans une rue sombre comme la pluie? Mais, il ne la reconnaît pas. N'est-ce pas lui le jeune homme qui passe comme une ombre devant elle? C'est qu'elle s'égosille à l'appeler tandis qu'elle serre les poings, ses mains ne se referment-elles pas sur ses draps, tandis que la bouche est béante, toute asséchée de mots. C'est qu'elle ne parvient pas à émettre le moindre bruit, sa respiration souffle dans sa gorge des sifflements qui se cognent dedans, sans elle. Il est là devant elle, grand, plus les jambes frêles d'un enfant mais de longues jambes ancrées dans une terre rouge. Il est là et il la regarde. Sans la reconnaître, il la dévisage, il ne la reconnaît pas. Dans une traînée de poussière, il avance, sans elle, il avance, il la regarde et ses yeux se posent sur elle puis s'en vont. Elle l'appelle et ses mots se perdent dans la poussière. Il fait chaud et la chaleur assèche sa gorge, fait pénétrer une lumière de craie dans ses veines, les sons sortent informes. Est-ce que j'existe, est-ce que je suis là, est-ce que je suis folle, dis-moi que je j'existe, dis-moi que tu es... Les draps absorbent la sueur, fragmentent la lumière, c'est qu'elle se sent malade de toute cette chaleur, de le voir passer, des mots qui ne viennent pas, de cette lumière qui la paralyse en même temps. De toute cette mer de temps étendue et figée, de ces moments qui ne passent pas, de ces secondes qui se délitent, de ses gestes qui se sclérosent. Combien de temps va-t-elle rester à voir tout se coaguler et la même scène se répéter sans fin. Et sa langue se colle au palais, c'est le même rêve qu'elle déglutit dans la monotonie mauve de l'été, sans un brin d'air. Et elle ne sait si elle dort ou si elle rêve accrochant les draps au passage de ses mains moites comme elle épingle son regard au plafond, happe l'odeur de cade du songe. Pourquoi ne me voit-il pas? Pourquoi? C'est qu'elle avance et le sol se met à trembler et tandis qu'elle trébuche, s'affaiblit, se relève, il la regarde toujours. Tu ne cesseras donc jamais de me voir? Tu ne pourras donc jamais cesser de me voir, d'ouvrir tes yeux sur moi? Comme si ses yeux fouillaient son corps, une part de lui-même secrète, comme si elle savait tout ce qu'il ne sait pas, comme si elle était un mystère et un bouclier, un temple d'airain, un avion sans ailes, une racine dans la terre, comme si ce regard la devançait, aspirant sa force et son énergie mais aussi l'entraînant bien au-delà d'elle-même vers des ressources inconnues, des endroits improbables, des lagunes bleues dans des abysses insondables, la suspendant au-dessus des choses. Comme si ce regard devenait le sien, la main tendue incontournable et organique. Quand

cesseras-tu de me voir? La lumière pleut sur ses yeux, très mauve, très dure, les traits se tendent autour des yeux, des gouttes perlent autour du front, les rides froissent ce visage, et le regard s'évanouit en tâche noire.

TOULZA Martine
– Ouessant

*Redites-moi mon nom
Avant que la nuit l'efface.*
Claude Esteban

Ouessant, Uxisama, la plus haute, la plus éloignée des côtes d'Armorique. La plus avancée, seule face à l'océan, là où l'Atlantique et la Manche dont les eaux ne se mêlent pas mais se repoussent, engendrent un monstre marin, le Fromveur, dangereux, puissant.

Ouessant, Eusa, petit îlot de lande, aucune prise au vent, aux tempêtes, tout est au ras du sol, aucun arbre, tout se courbe et rampe, se protège, résiste depuis des millénaires.

Ouessant, isolée, désolée, dont les prochaines grandes marées d'équinoxe submergeront peut-être les côtes déchiquetées où crient les fous de Bassan.

Lui, il est parti tôt ce matin sur son vélo, le bonnet enfoncé jusqu'aux yeux, le KWay pour se protéger du vent. Il pédale contre le vent justement, contre le vent d'ouest. Il pédale jusqu'au phare du Créac'h, là-bas au-dessus de la côte la plus tourmentée de l'île. Là où la sauvagerie des éléments maintient au ras du sol toute tentative de lancer une tige vers le ciel. Il pédale avec rage, il lutte pour avancer malgré l'adversité, malgré le malheur, malgré la vie qui vient de le trahir. Sa colère se heurte de plein fouet à la dévastation de la lande, les mâchoires vissées l'une à l'autre, les mains s'agrippant au guidon comme à une bouée de sauvetage. Il sait qu'il luttera jusqu'au bout contre la douleur et le chagrin. Il faut vivre.

Elle, elle est partie tôt un matin aussi. De garde aux urgences du Conquet ce dimanche-là. Pas le temps de prendre un café, elle s'était attardée au chaud dans ses bras. Un dernier baiser. A ce soir. Pas de phare pour l'avertir. Attention, attention là danger ! Non, juste les phares de l'autre, le dingue, l'assassin, 3,8 gr d'alcool dans le sang à 6h du matin. Deux phares qui tout à coup dévient, quittent leur voie, franchissent la ligne. Deux phares. Pleins phares. C'est ce qu'elle a vu, la dernière chose imprimée sur sa rétine. Pleins phares.

Ouessant, ils ont été heureux ici, à s'embrasser encore et encore tout en se débattant avec sa chevelure cuivrée que le vent rabattait sans cesse sur leurs visages. Il l'avait surnommée Jo, la belle irlandaise et elle riait en reprenant la pose du tableau devant son objectif. La vie, cette naufrageuse qui nous attire sur ses côtes avec des lueurs de

bonheur et d'espoir et qui nous y fracasse sans même un repentir, la vie désormais allait-elle ressembler à une grève encombrée d'épaves où rien ne frémirait jamais plus ?

Il y a deux ans aujourd'hui. Deux ans comme deux millénaires ou deux secondes quand il la sent là, près de lui ; qu'il ferme les yeux et qu'il entend sa voix ; qu'il lui parle et qu'elle lui répond ; qu'il prie il ne sait pas trop qui ni quoi mais il a appris à faire ce genre de prière tout seul ; qu'il prie pour qu'elle aille bien là où elle est tout en se disant qu'il est fou ; qu'il croit au fond de lui que son souffle emportera ses mots vers elle comme le vent disperse dans l'espace les paroles sacrées des prières dans l'Himalaya. Cette pensée lui fait du bien, apaise la douleur du manque, de l'arrachement.

Encore un pas vers le bord de la falaise, encore un, il faut avancer.

Tes cendres se sont déployées comme un léger voile de soie grisée quand je les ai libérées dans le vent à la pointe du Créac'h. Tu étais belle, souple et gracile comme un oiseau planant au-dessus des eaux qui nous ont donné la vie il y a des millions d'années. Puis j'ai crié et crié ton nom pour que tu l'emportes avec toi.

Quand la nuit approche, il est surpris. Tout ce temps ici, seul depuis des heures en bord de falaise. On doit s'inquiéter, le chercher peut-être. Il s'installe le dos appuyé contre le mur du phare. Il n'a même pas pris de quoi manger. Il a froid. Il compte les faisceaux lumineux qui signalent le danger d'Ouessant. Il se souvient que chaque phare a son propre code qui l'identifie de loin. Il s'apaise un peu. Il sait que l'île veille sur elle maintenant.

La Terre bascule degré par degré, réduisant peu à peu la lumière à un mince fil d'argent qui bientôt disparaît. C'est l'heure où les Fous de Bassan crient d'angoisse avant de plonger dans la nuit.

Un instant, la tentation de la rejoindre.

Il faut rentrer. Leur fils, leur petit renardeau, l'attend. Le faible éclairage vacillant de son vélo lui ouvre la voie dans la nuit d'Ouessant.